

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

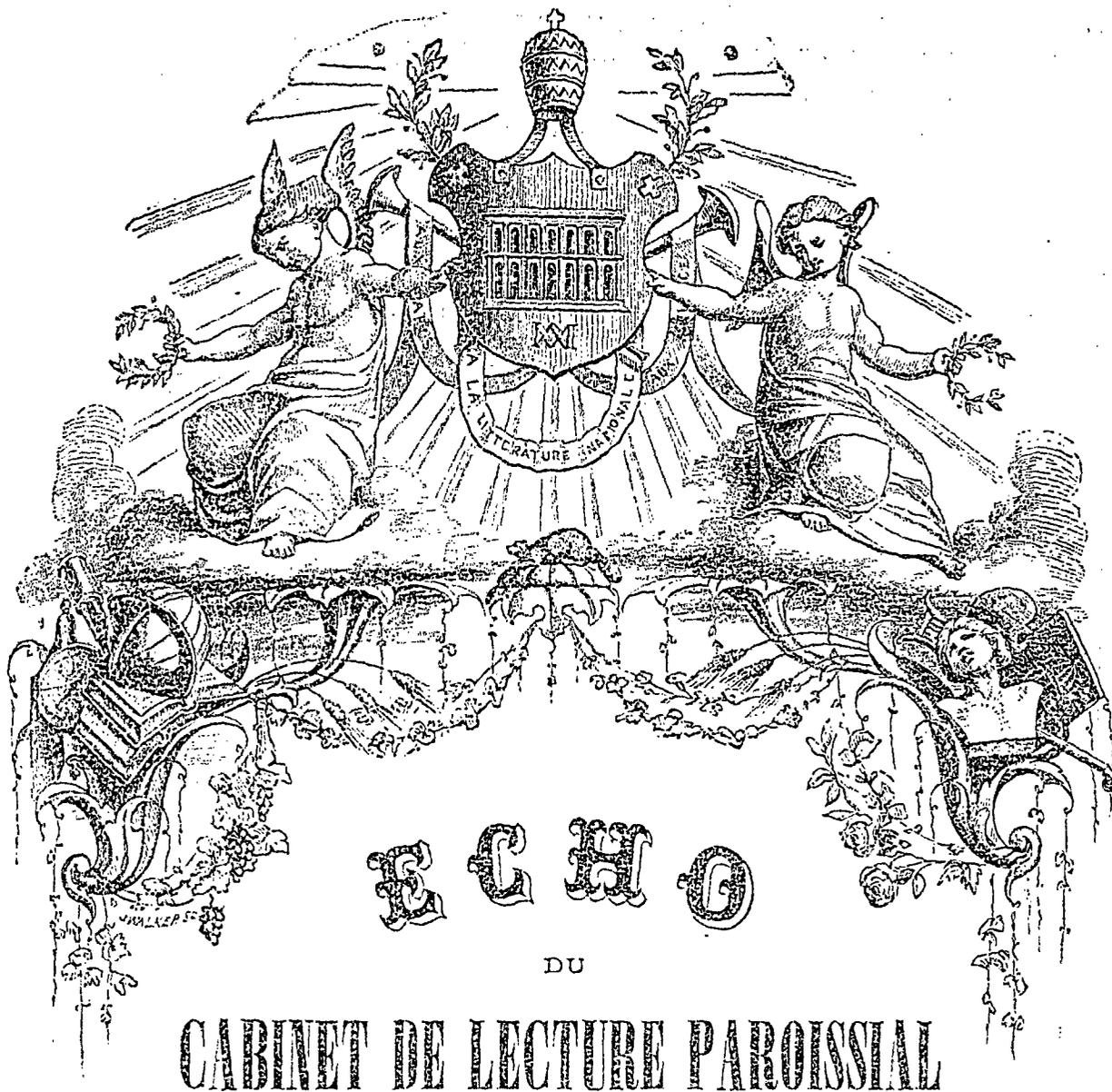
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.

Montréal (Bas-Canada), 15 Juillet 1863.

No. 14.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Discours de M. Cherrier à la fête St. Jean-Baptiste.—La Tempérance, discours par M. F. X. Trudel, avocat.—Feuilleton : Scènes de la vie militaire au Mexique. Le Rastreador, par Gabriel Ferry, (suite et fin).—Un peu de tout.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 15 juillet 1863.

Tous ceux qui s'intéressaient au succès des armes Françaises au Mexique, ont vu enfin leurs vœux se réaliser par la prise de Puebla, suivie de près de celle de Mexico. Ces deux villes sont de beaucoup les plus importantes du Mexique, la première, comme ville fortifiée, comme centre des forces de Juarez, la seconde comme siège de son gouvernement qu'il a dû transporter à San Luis Potosi.

Le Général Forey a fait connaître aux habitants qu'il n'était venu que pour délivrer la population de tous ces petits tyrans qui, le mot de liberté sur les lèvres, n'avaient d'autre but que le pillage et la dévastation, toujours en commençant par les biens de l'Eglise. Ces révolutionnaires sont partout les mêmes.

Voici comment deux journaux de Rome apprécient, au point de vue catholique et des intérêts de l'Eglise au Mexique, les succès de l'armée Française.

« Au moment où nous écrivons, le canon du fort Saint-Ange annonce aux Romains, la prise de Puebla. C'est une gloire nouvelle pour la France, un triomphe pour l'Eglise, un échec pour la révolution. L'Eglise et la France sont associées dans cette grande entreprise : la Ré-

volution a le pressentiment de cela, et elle refuse encore à cette heure de croire au désastre des soldats de Juarez. Nous avons reçu avec des dépêches particulières de Paris, des renseignements intéressants sur les dispositions du gouvernement français et sur la situation du Mexique. L'armée française marche sur Mexico: elle y entrera très-probablement en amie, et les conservateurs reprendront leur courage et leurs espérances.

.....
.....

“ A cette heure, dans l'esprit des populations mexicaines, la France représente l'élément catholique, vengeur de l'oppression révolutionnaire et sauveur de l'indépendance et la vie nationales. Il nous semble voir, comme dans la grande peinture de Jules Romain au Vatican, des anges de justice et de miséricorde planant au dessus des soldats de la France et leur indiquant les ennemis à frapper, ceux à épargner. Que les vœux des catholiques et des gens de bien accompagnent donc au Mexique la Filie aînée de l'Eglise ! ”

“ Le canon annonçait hier à Paris, dit-il, la reddition de Puebla. C'est là l'importante nouvelle que nous apportent nos dépêches de ce matin, et assurément, rien de plus grave ne pouvait nous être annoncé que la nouvelle de ce splendide succès des armes françaises.—Il ne faut pas se faire d'illusions: au Mexique, les aigles impériales combattaient pour le catholicisme opprimé, pour la propriété menacée, pour le droit public foulé aux pieds par la sauvage tyrannie révolutionnaire de Juarez et de ses satellites. Les sanctuaires du Seigneur étaient fermés ou profanés, l'épiscopat dispersé, le clergé persécuté, les biens des citoyens menacés ou confisqués par la rapacité des gouvernants, les étrangers insultés dans leurs personnes, dépouillés de leurs propriétés, les représentants des pays amis n'étaient pas respectés, mais se voyaient obligés de fuir la haine de Juarez pour n'être pas enveloppés dans la proscription générale. La France n'a donc pas fait seulement un acte de patriotisme en poursuivant seule cette entreprise après l'abandon de l'Angleterre et de l'Espagne, elle a accompli, en outre, une œuvre religieuse et humanitaire.—Aussi a-t-on vu des journaux étrangers se liguier dans le but de répandre sur les opérations du siège de Puebla, des dépêches mensongères, et, ce matin même, l'*Unita Italiana* annonçait la probabilité de la capitulation de Forey, et donnait comme un fait certain, jusqu'à la reddition d'un escadron entier d'artilleurs français!....

“ Les avantages les plus sérieux doivent ressortir pour l'Europe des événements du Mexique. Une foule de questions qui sont aujour-

d'hui à l'ordre du jour chez nous demandent une solution prochaine. Pour n'en citer qu'une, la question de Pologne, il faut convenir qu'elle se ressentait vivement des difficultés qui arrêtaient la France au Mexique. La France, obligée de soutenir son entreprise au moyen de gigantesques efforts se trouvait moins libre dans son attitude vis-à-vis de la Russie. Aujourd'hui, qu'en partie du moins, ces difficultés sont écartées, il faut s'attendre à voir les événements de Pologne prendre une nouvelle vigueur. Nous ne sommes pas de ceux qui se ploient au plus léger souffle de la voix publique, mais aujourd'hui nous devons constater l'unanimité avec laquelle l'opinion publique se prononce dans l'Europe entière contre la Russie.”—*Le Monde*.

Un correspondant d'un journal anglais de Montréal qui signe, “ *one admirer of congregational singing*,” reproche avec beaucoup de raison aux autorités ecclésiastiques de son église de laisser chanter le *Te Deum*, ainsi que d'autres hymnes, en musique, au lieu de les psalmodier ou de les faire chanter par tout le peuple, et il ajoute qu'il est impossible aux fidèles de suivre la musique et par conséquent d'unir ses prières à celles du clergé. On croirait que ce correspondant protestant a assisté à nos cérémonies religieuses et qu'il a voulu en parler; ne pourrait-on pas, en effet, leur faire le même reproche? ne pourrait-on pas dire que nos cérémonies ont perdu en solennité, en pompes imposantes ce qu'elles ont gagné en bruit, en musique discordante, savante, tumultueuse? Comment suivre la grande profession de foi catholique dans ces répétitions de mêmes mots, dans ces fugues, dans ces *amen* interminables? Impossible de s'unir avec l'église pour rendre gloire à dieu dans ce *gloria* chanté à toute vapeur, à coups de tambour, à coups de pieds battant la mesure. Ah! rendez nous le plain chant chanté par des voix sonores et belles, accompagné gravement par un organiste intelligent. Le peuple alors peut chanter lui aussi, car depuis son enfance qu'il entend ce chant, ces airs pieux, graves, solennels, il les sait par cœur, et il arrive à les répéter. C'est d'ailleurs l'intention de l'église.

Nous voulons de la musique, mais de la musique choisie; mais pas de messe en musique, mais pas de *De Teum* en musique, mais pas de *Veni Creator* en musique, mais pas de *Magnificat* en musique. Il y a de beaux saluts en musique, de beaux quatuors, de beaux soli, de beaux trios, de beaux duos, de beaux chœurs; mais il n'y a pas de fugue belle à l'église; finissons-en également avec certains *tantum* sautillants, sentant la danse, le menuet, le galop, mais pas du tout le recueillement et la piété. En un mot, moins de musique, mais de la musique mieux choisie.

Il y a des églises où les cérémonies sont si belles, où les enfants de chœur sont si propres, marchent si doucement, si gravement, que l'on regrette que le chœur de l'orgue ne suive pas un si bon exemple dans le choix de sa musique. Puisque nous parlons des enfants de chœur, il y a des églises où ils laissent à désirer, moins à la ville peut-être qu'à la campagne. On les voit arriver au chœur essarés, marchant vite, dissipés, et faisant les cérémonies presque en courant : il en coûterait peu de les dresser à marcher lentement, gravement, et nos cérémonies religieuses y gagneraient immensément.

C'est parceque nous croyons que ces avis seront pris en bonne part et saisis *ad majorem Dei gloriam* que nous les donnons dans ce journal.

Discours de M. C. S. Cherrier, à la Fete St. Jean-Baptiste.

M. le Président et Messieurs,

Si la reconnaissance est un devoir pour les peuples comme pour les individus, un cri de reconnaissance doit sortir de toutes les poitrines canadiennes et s'élever vers le ciel, pour le remercier de ce qu'il nous permet de célébrer notre fête nationale sous un ciel serein et au milieu de la paix la plus profonde, tandis que la plus cruelle et la plus funeste de toutes les guerres désole les États voisins. Tout en déplorant, au nom de l'humanité et de la liberté, les déchirements d'une République que plusieurs envisageaient comme la République modèle, et l'atteinte portée à des institutions regardées comme l'idéal des institutions politiques, nous devons bénir la Providence de ce que ces événements, si tristes d'ailleurs, mais remplis de grandes leçons pour les peuples, aient ramené au milieu de nous plusieurs de nos compatriotes qui, séduits par des illusions trompeuses, sont allés planter leur tente sur un sol étranger. Hébranté bientôt par les orages politiques, il a cessé de leur offrir cet asile de paix et de prospérité qu'ils avaient rêvé et dont la perspective les avait ébouis. Ils ont dû regretter les émotions, les joies et les souvenirs dont le sol du Canada sera toujours une source intarissable pour des Canadiens. Nous avons vu avec peine grand nombre de nos compatriotes le quitter ; nous les voyons avec encore plus de plaisir le fouler de nouveau, persuadés qu'ils s'y attacheront pour toujours.

Le temps ne me permet pas de vous faire part de toutes les impressions qui, dans un jour comme celui-ci, s'offrent en foule à l'esprit, non plus que des sentiments qui se pressent dans un cœur canadien. Il serait également trop long de signaler à votre reconnaissance tous ceux qui, parmi nos concitoyens, ont, dans un genre ou dans un autre, contribué à jeter quelque éclat sur notre nationalité et en ont épousé la cause avec zèle et talent.

Néanmoins, parmi ces œuvres de patriotisme et de dévouement, il en est une dont la mention ne peut manquer d'à-propos en ce moment, je veux parler des "Anciens Canadiens" de M. De Gaspé. Cet ouvrage qui inspire le sentiment de la reconnaissance pour l'auteur et celui de l'admiration pour son talent, a obtenu un succès qui, j'aime à le croire, n'est que le présage de

celui qu'il obtiendra dans le pays de ses ancêtres. Il appartenait à des critiques plus habiles que moi, à des écrivains distingués de la presse, de relever les beautés littéraires des "Anciens Canadiens", et ils l'ont fait avec autant de talent que de goût, faisant tous remarquer qu'il révélait chez l'auteur, un grand talent littéraire. Ici, je ne dois l'envisager que sous un rapport national, et c'est bien sous ce rapport qu'il doit mériter toute notre attention et qu'il est digne de toutes nos sympathies. N'est-ce pas, en effet, une idée aussi heureuse que patriotique d'avoir, sous le voile d'une fiction attachante, fait revivre nos traditions nationales dont plusieurs étaient prêtes à s'effacer ? Elles seront sauvées de l'oubli, grâce à l'habileté de l'auteur qui a su les encadrer dans un tableau remarquable par le pittoresque des descriptions, par la fidélité des peintures de mœurs, par la justesse et le piquant des observations, le tout relevé par un style qui entraîne, et ne permet de laisser l'ouvrage qu'avec regret et le désir d'y revenir.

Mais à mes yeux, le principal mérite de M. De Gaspé est de nous avoir initié à la vie de nos pères, à leurs mœurs patriarcales, à la noblesse et à la loyauté de leur caractère. L'on savait bien que la noblesse canadienne était toujours prête à verser son sang pour la défense du pays, et que sa bravoure lui avait valu les titres dont le souverain l'avait décorée, mais ce que l'on savait moins peut-être, c'était la bonté, l'affabilité que les gentils-hommes Canadiens portaient dans leurs relations avec les autres classes de la société. Les seigneurs Canadiens fraternisaient sur le champ de bataille avec leurs vassaux et leurs censitaires, mêlaient leur sang au leur ; et, au retour de leurs expéditions, cette même confraternité, formée dans le camp, se retrouvait au foyer domestique, dans le sein de la paix. Dans toute société éclairée, dans celle même où, comme dans la nôtre, les idées démocratiques dominent, les souvenirs aristocratiques conservent tout leur intérêt et sont dignes de toutes les sympathies quand ils se rattachent à une noblesse brave, loyale et généreuse comme celle du Canada. En parlant de M. de Gaspé et de son ouvrage, je forme ce vœu que vous fîtes tous avec moi, que cet ouvrage, tout beau qu'il est, ne soit pas le chant du cygne, mais que son auteur, quoique septuagénaire, vive encore assez longtemps pour enrichir notre littérature nationale de quelque production nouvelle. Nous pouvons d'autant plus en nourrir l'espoir que les années ne lui ont rien ôté de la fraîcheur de son imagination, de la fidélité de ses souvenirs, de la sagacité de ses observations et des charmes de son style.

Il est un autre écrivain qui, sans appartenir au pays par la naissance, a des titres incontestables à notre reconnaissance. Je me repr. cherais de ne pas lui donner quelques mots d'éloge en ce jour, pour l'intérêt ardent et tout particulier qu'il a témoigné à la race française partout où il l'a retrouvée. Vous avez déjà reconnu M. Rameau qui, par le tableau émouvant qu'il a tracé des épreuves et des malheurs des Acadiens, par la sympathie qu'il a témoignée aux Canadiens, enfin par l'impulsion qu'il a donnée à la cause de la Colonisation dans le Bas-Canada, a laissé un nom entouré parmi nous de l'estime et du respect que nous aurons toujours pour d'aussi habiles et d'aussi chaleureux amis de notre pays et de nos institutions. Heureux d'avoir été, à l'occasion de sa première lecture à Montréal, chargé de lui offrir quelques mots de félicitation, je le suis encore davantage

de pouvoir lui offrir l'hommage de la reconnaissance de tout un peuple, car, en cela je ne suis que l'organe fidèle des sentiments de mes compatriotes. De tous les hommages, c'est celui auquel un homme à idées élevées et à sentiments généreux comme M. Rameau se montre toujours le plus sensible.

M. Rameau, catholique convaincu, sait bien que le sentiment religieux n'exclut pas celui de la liberté et que l'on peut être bon catholique sans être absolutiste. Aussi m'a-t-il paru persuadé que le citoyen pénétré des sentiments que le catholicisme inspire, de l'esprit d'abnégation et de sacrifice qu'il commande, sera beaucoup plus propre que l'égoïste ou le sybarite à faire fonctionner les institutions libérales et à en recueillir les fruits. S'il est des hommes qui méritent bien des amis de l'humanité, qui comprennent bien les besoins de l'époque à laquelle nous vivons, ce sont des hommes comme Montalbert, Lacordaire, comme M. Rameau, qui travaillent à démontrer que le problème du jour, celui de l'accord de la religion avec la liberté, n'est pas insoluble et que l'exercice de l'une peut très bien se concilier avec la pratique de l'autre. L'immortel Pie IX, lui-même, l'aurait résolu dans ses propres États si la révolution n'était venue interrompre le cours des réformes dont la pensée le rendra toujours cher aux amis d'une sage liberté fondée sur le respect de l'ordre et de l'autorité.

Ajoutons à la louange de M. Rameau que son attachement bien naturel à l'origine à laquelle il appartient n'a rien d'exclusif, rien qui se ressent de ces préventions nationales, indices d'un esprit étroit et peu éclairé. Il sait reconnaître les qualités de la race la plus digne de lutter avec la race française sous le rapport des sciences et des lumières, et digne comme elle de marcher à la tête de la civilisation européenne.

Ceux qui ont eu l'avantage de lire le voyage de M. Rameau en Acadie, publié dans l'*Economiste Français*, ont pu se convaincre de la vérité de ce que je viens de vous dire. Rien de mieux pensé, selon moi, que quelques-unes des observations de l'auteur sur le caractère du peuple anglais et le sérieux de ses idées qui, d'après M. Rameau, explique le secret de la force de son régime politique. Rien de plus judicieux que les remarques suivantes que vous me permettez de citer textuellement. Leur justesse frappante et l'à-propos même qu'elles ont en ce pays ne peuvent que vous les faire goûter autant que je le fais moi-même.

« Depuis soixante ans nous proposons (en France) le difficile problème d'établir une société heureuse et bien assise, tout en accordant la plus grande indulgence à nos passions et à nos plaisirs. A cette fin nous nous sommes efforcés de copier les institutions des Anglais, excellente intention, sans doute ! Mais ceux-ci n'ont obtenu tant de fruits de leurs institutions libérales que par une plus rigoureuse tenue dans leurs idées coarantes, et une moindre indulgence pour eux-mêmes. C'est à peu près le contrepied de notre manière de faire, et tant qu'on n'imitera pas le sérieux de leur vie et de leurs idées, on vain ou leur empruntera des formes et des exemples. »

Je ne crois pas froisser les sentiments de mes compatriotes en faisant remarquer que nous aussi nous pouvons faire notre profit d'aussi sages réflexions, car si nous avons hérité de quelques-unes des qualités brillantes de nos ancêtres, nous avons aussi un peu de cette indulgence pour nous-mêmes, incompatible avec le sérieux de

mœurs et d'idées qu'exige le fonctionnement des institutions politiques dont nous jouissons.

Quand un pays possède des hommes aussi vertueux, aussi éclairés que M. Rameau, il n'y a, pour ce pays, aucun danger de voir s'agrandir le cercle de ses libertés. C'est le vœu que je forme pour la patrie de M. Rameau, persuadé qu'à toutes ses brillantes qualités, elle ajoutera celle de se gouverner comme son illustre rivale, avec sagesse.

Messieurs, en terminant, je crois devoir vous dire que, pour ma part, j'ai pensé ne pouvoir célébrer notre fête nationale qu'en adressant un mot d'éloge à quelques-uns de ceux qui ont témoigné de la sympathie pour notre pays, et par leurs talents et leurs écrits, ont contribué à le faire connaître avantageusement. Je ne doute pas que cet exemple, si surtout il est suivi par des orateurs plus éloquents que moi, ne contribue à concilier au nom canadien l'estime et le respect dont je le crois digne, et dont je désirerai toujours le voir entouré et ici et à l'étranger.

L'INTEMPÉRANCE.

Discours prononcé par F. X. A. Trudel, ser., Avocat, à une assemblée de la Société de Tempérance, section St. Jacques. (Février 1863).

Parmi les institutions que le christianisme a consacrées pour le bonheur des peuples, il n'en est pas qui soit plus cher au cœur du citoyen honnête et du vrai chrétien, que ces belles associations de tempérance dont les fruits son si précieux pour la société.

Aussi est-ce avec un sentiment de joie bien profond que nous voyons cette assemblée si nombreuse, ce grand concours de nos compatriotes de cette ville se presser dans cette salle, pour rendre hommage à la tempérance chrétienne et s'enrôler courageusement sous son glorieux drapeau.

Vous avez compris, messieurs, quels maux incalculables cause parmi nous l'intempérance, cette source féconde en crimes de toutes sortes, ce vice qui de tous temps a soulevé la répulsion du monde entier, cette plaie, la plus hideuse de toutes, parce qu'elle dégrade l'homme et ruine les sociétés ; vous avez compris qu'il était du devoir de tout honnête homme d'opposer une digue à ce torrent dévastateur : Alors vous n'avez pas hésité à venir protester hautement contre l'abus déplorable des boissons, au nom de la religion, au nom des lois, au nom de la nationalité canadienne française, au nom de l'humanité.

La question de l'intempérance n'est pas nouvelle pour vous. Il n'est pas une contrée de notre beau pays où ce fléau n'ait sévi d'une manière déplorable ; pas un lieu, si retiré qu'il soit, où ce vice hideux n'ait traîné les haillons de sa misère. Qui de vous n'a pas rencontré, une fois au moins, cet être malheureux que l'on nomme l'ivrogne, cet infortuné qui semble avoir abdiqué toute dignité humaine pour revêtir la livrée de l'ignominie ! Et s'il en était quelqu'un dont les yeux n'auraient jamais été frappés des horreurs de l'intempérance, les instructions si remplies d'édification et de bons sentiments, que le zèle et la charité inspire à votre digne et éré auraient été plus que suffisants pour lui faire comprendre combien ce vice est funeste au bonheur de l'homme et indigne du caractère chrétien. Il ne nous appartient pas, à nous qui sommes si au-dessus de leur ministère sacré, de soulever les secrets de la conscience humaine et de vous parler de l'intempérance en vue d'une autre vie : C'est déjà

une tâche assez forte et un honneur assez grand qu'il nous soit donné de nous faire les échos de leurs voix éloquentes pour considérer cet abus à un point de vue purement humain.

Je vais essayer de vous démontrer aussi brièvement que possible combien l'intempérance est préjudiciable au caractère moral de l'homme, et combien, par une conséquence toute naturelle, elle est préjudiciable au caractère moral de la société.

I.

Ce qui fait l'excellence du caractère moral de l'homme, c'est la noblesse de son origine, la perfection de sa nature, la grandeur de ses destinées ;

Or, l'ivrognerie profane et déshonore l'origine de l'homme, elle altère et dégrade sa nature, elle compromet ses destinées.

D'abord elle profane et déshonore l'origine de l'homme.

Si l'on veut remonter à la naissance du genre-humain et consulter les saintes écritures, on y verra que l'homme fut créé à l'image de Dieu, qu'il eut un paradis pour berceau, qu'il fut l'œuvre par excellence du créateur ; que Dieu mit en lui ses complaisances et son amour, et qu'à cet enfant bien aimé il donna pour royaume l'univers avec ses merveilles et pour serviteurs des animaux dont il est peuplé. Or, ce chef-d'œuvre d'une main toute puissante, cette intelligence animée du souffle divin, cette âme, miroir limpide où la céleste beauté s'est plus à refléter ses traits ; cet être fait pour converser avec Dieu, pour s'abreuver et se délecter éternellement à la source de la bonté souveraine et de la perfection infinie, cette âme humaine comblée de tant et de si précieux dons que les anges durent en être jaloux ; cette noble créature, l'ivrogne la traîne indignement dans la fange de sa passion et la déshonore par l'abjection du vice. Elle qui devait être la reine de la matière, la maîtresse du monde matériel, il la rend esclave d'un sens grossier, de l'appétit animal par lequel l'être humain se rapproche le plus de la brute, et ressent le plus vivement la disgrâce de sa déchéance.

En second lieu l'ivrognerie altère et dégrade la nature de l'homme moral.

Dieu en donnant à l'homme un corps et une âme intelligente, a soumis son existence à deux principes opposés : l'un matériel qui le met en rapport avec la terre, l'autre tout spirituel au moyen duquel il communique avec son créateur : l'un qui l'attire vers une matière inintelligente, l'attache à tout ce qui passe, lui fait aimer ce qui n'a ni la vie ni le sentiment ; l'autre qui le reporte à Dieu, l'éternelle intelligence, la lumière du monde, le père de la vie, le créateur et le maître de tout : l'un inférieur qui lui fait chercher son bonheur dans la satisfaction des sens et dans les jouissances matérielles ; l'autre supérieur dont les tendances l'élèvent sans cesse vers la perfection infinie, met en lui un besoin insatiable d'arriver à la vérité, lui fait aimer la vertu les sentiments nobles et généreux. Entre ces deux principes, lequel doit assujétir l'autre à sa puissance et gouverner l'être humain ? Sera-ce celui qui rend l'homme esclave d'une matière inerte et grossière et qui ne connaît que des sensations ? Ne sera-ce pas, au contraire celui qui s'élève jusqu'à Dieu sur les ailes de l'intelligence et de l'amour, peut le connaître l'aimer et accomplir ses destinées. Ne sera-ce pas l'âme, ce principe immortel, cette étincelle émanée de l'intelligence infinie qui devra

commander en reine et assujétir à la puissance des organes créés pour lui obéir ?

Pourtant, il en est autrement pour l'homme qui se livre à des excès d'intempérance. Le corps révolté dans ses sens par l'abus de boissons qui font circuler dans ses veines un feu dévorant, n'accomplit plus ses fins et commande à l'âme. L'intelligence dégradée est détournée de ses fonctions vraies ; elle ne fait plus que surexciter les appétits du corps et le servir en esclave. Ses hautes facultés sont en quelque sorte absorbées, voilées par la passion, et leur action est anéantie par la soif brûlante des liqueurs fortes ; les nobles sentiments du cœur sont placés à des instincts égoïstes, à un désir insatiable de procurer au corps la satisfaction de ce goût qui, émoussé par le feu des alcools, ne peut être assourdi que par de nombreuses libations. L'homme alors perd de vue sa dignité et ses devoirs ; il ferme les yeux à la lumière surnaturelle qui lui-ait encore au fond de son âme, et suit l'impulsion de ses instincts dérégles. Désormais son objet unique est de bien jouir de la vie. Une table chargée de vins, toutes les jouissances sensuelles : voilà, l'horizon au delà duquel il ne voit rien et ne veut rien voir.

C'est ainsi que l'homme ce roi de l'univers à qui Dieu a dit : "Croissez et multipliez-vous ; remplissez la terre et vous l'assujétissez. Commandez aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel et à tout ce qui se meut sur la terre," est être aux grandes et nobles destinées, créé pour connaître Dieu et le servir, s'abaisse jusqu'à traîner son sceptre dans la boue et devenir l'esclave d'un appétit abject. "Alors, comme dit le savant Belouino, l'intelligence subit une dégradation extraordinaire. L'ivrogne n'est plus capable d'application sérieuse. La mémoire s'envole, le jugement s'altère. L'âme devient insensible à tout ce qui pouvait l'émeouvoir ; plus rien ne la fait vibrer de tendresse, de noble orgueil ; elle est assoupie dans une léthargie de plomb. S'il arrive que par fois elle fasse effort et se relève, exaltée par un beau souvenir de grandeur et de puissance, comme un esclave enchaîné, elle retombe dans sa torpeur et son découragement. Pour l'ivrogne sont morts désormais les sentiments d'humanité, les tendresses de l'amitié, les doux épanchements de l'amour. Pour lui, plus d'harmonies dans la nature, plus de printemps, plus de nuits étoilées qui font rêver l'âme ; plus de ces sublimes extases qui emportent la pensée au delà de ce monde, pour l'abreuver de délices jusqu'au sein de Dieu même."

Il est aisé de conclure de ce qui précède que l'ivrognerie altère ou détruit les trois facultés principales qui constituent le caractère moral de l'homme, l'intelligence, la volonté, la liberté. Elle altère l'intelligence, en la plongeant dans un sommeil léthargique et en lui faisant perdre la conscience même de son existence. Elle détruit la volonté : l'ivrogne n'est plus maître des ses actions : s'il est à jeun la passion le commande avec tant d'empire qu'il ne peut résister au désir de boire ; et dès qu'il s'est gorgé de vin, sa volonté est détruite : il n'agit plus que comme une machine et n'a plus qu'un instinct aveugle pour le guider. Elle détruit la liberté, d'abord en détruisant la volonté, car la liberté ne peut exister sans elle ; ensuite elle fait perdre à l'homme sa raison et engourdit ses organes de telle sorte qu'ils n'obéissent plus au commandement de l'âme.

Il entrerait dans le sujet que je traite de vous démontrer que tous ces grands crimes dont l'humanité rougit

et qui impriment sur le front de leurs auteurs un cachet indélébile de déshonneur, que les meurtres, les parjures, les faux, les attentats à la pudeur, les vols, les trahisons, les parricides, les suicides et autres forfaits, sont pour la plupart des fruits de l'ivrognerie. Si le temps me le permettait, j'essaierais de vous faire en quelques mots l'histoire de ces grands coupables que la passion de l'ivrognerie a portés aux crimes les plus atroces. Je vous montrerais un de ces malheureux qu'un délire d'un moment a perdu sans retour; je vous le montrerais les mains souillées du sang d'un père ou d'un ami, la honte sur le front, l'âme déchirée de remords, se tordant sous le coup du désespoir: Le tribunal vient de prononcer sa sentence de mort. Le glaive de la justice est levé sur sa tête. Pâle et défait il sort de son cachot. Un long cri de réprobation et d'horreur s'élève contre lui, la foule attroupée le charge de malédictions, la société le rejette de son sein. Enchaîné, la tête couverte d'un bonnet fatal, il s'avance vers l'échafaud!... L'échafaud, la mort, le déshonneur! voilà le terme de sa carrière! Celui qui avait rêvé gloire, honneurs, richesses, une longue vie, une mémoire bénie par plusieurs générations; celui en qui une famille honorable reposait ses espérances, celui qui était si fier d'un nom jusqu'alors sans tache, le voilà: il va périr par la main du bourreau!

O vous qu'une passion effrénée entraîne au cabaret malgré les larmes de votre mère, malgré la douleur profonde d'un père aux cheveux blancs, malgré les gémissements d'une épouse infortunée; vous père sans entrailles qui butrez les larmes et peut-être le sang de vos enfants; vous ivrogne féroce qui par vos brutalités et vos orgies déchirez le cœur de ceux qui vous aiment, regardez bien cet échafaud! considérez ce grand spectacle! Écoutez ce terrible enseignement!

Il est un autre genre d'abjection auquel l'ivrognerie mène inévitablement; il est un autre vice qui marche de pair avec l'intempérance et qui semble avoir conspiré avec lui la ruine des nations et des individus. Ce vice, il n'est pas besoin de le nommer; vous le connaissez. Vous connaissez le compagnon inséparable de l'ivrognerie, le chancre des sociétés modernes, ce fléau qui sévit si fort contre les bonnes mœurs, qui ruine les constitutions, abâtardit l'intelligence, assèche le cœur, détruit la foi catholique, trouble la famille, mine sourdement les sociétés, ronge l'humanité au cœur et corrompt le sang des générations jusque dans les sources même de la vie. Eh bien! ce vice déplorable, que le grand orateur sacré de notre siècle nous montre comme le produit d'un sens dépravé, d'un sens abject, je n'hésite pas à le dire, il a sa source dans l'ivrognerie: "La luxure est dans le vin dit le St. Esprit dans le livre des Proverbes." L'homme ne peut descendre du premier pas jusqu'au dernier degré de l'abjection. Le cabaret a été une école où le jeune homme a pénétré des mystères d'ignominie, un écueil où l'âge mûr n'a pu se heurter sans y briser les liens les plus sacrés, sans oublier les serments les plus solennels, un abîme où le vieillard n'a pu tomber sans déshonorer ses cheveux blancs. "Il y a dans le vin," dit Mgr. L'Archevêque de Rodez, "la contagion des exemples et des conseils; il y a les liaisons fornicées avec tout ce qu'une population compte de membres plus gangrenés, sorte de fraternité toujours vivie pour la licence et toujours prête à s'y précipiter quand le signal est donné. Il y a de ces assauts d'imprudences et de ces luttes de cynisme où de jeunes debauchés, fanfarons de

crimes, se disputent la palme de la perversité, se vantent du mal qu'ils ont fait et du mal qu'ils n'ont pas fait, se faisant pires qu'ils ne sont et qu'ils ne peuvent, selon l'énergique expression de Montaigne."

Enfin, l'ivrognerie compromet les destinées de l'homme en mettant obstacle à leur accomplissement.

Elles sont grandes, elles sont nobles! ces destinées que l'homme est appelé à remplir même en ce monde.

Principe intelligent et immortel, l'âme humaine est le seul être de la création qui puisse rendre hommage à son créateur. La terre avec sa nature si belle, si grandiose, avec ses forêts majestueuses, ses océans immenses, ses tapis de verdure, ses montagnes, piliers gigantesques qui paraissent soutenir la voûte des cieux, et cet océan azurée où brillent mille astres semés là comme des lustres d'or brûlant devant l'autel de Dieu, tout cela ensemble de merveilles est pour le Tout-Puissant, un temple majestueux. Et quel en sera le pontife, le sacrificeur? Sans l'intelligence de l'homme, ce temple est muet. C'est la seule voix qui puisse s'élever de la création pour bénir l'Éternel, comme le dit si éloquemment un poète contemporain:

"D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers!

"Tout se tait, mon cœur seul parle dans le silence;

"La voix de l'univers, c'est mon intelligence.

Connaitre Dieu, et le servir: quelle haute fonction! combien elle ennoblit l'homme et combien celui qui néglige le culte divin comprend peu la grandeur de sa dignité! Cependant, cette fonction sublime de servir Dieu, l'homme doit l'accomplir en société avec ses semblables, de là naît une nouvelle source de devoirs, ceux que les hommes se doivent entre eux.

Ici, messieurs, nous touchons à deux des grands devoirs moraux auxquels l'homme soit soumis. Devoirs religieux qui naissent de ses rapports avec Dieu; devoirs sociaux qui naissent de son rapport avec ses semblables ou avec la société; l'homme ne peut accomplir ses destinées même terrestres qu'en remplissant bien ces deux sortes de devoirs.

Or, il n'est rien de plus opposé à l'accomplissement des devoirs religieux que l'intempérance. "L'impie," dit je crois le Rév. Père Lacordaire, "s'agrandit des bassesses du cœur et des désordres de l'esprit," et l'ivrognerie produit infailliblement l'un et l'autre. L'expérience nous démontre que l'abus des boissons éteint chez l'homme tout sentiment religieux. Il fait même naître le mépris de la religion, ce frein salutaire qui seul peut retenir l'homme dans la voie du devoir. L'ivrogne, surtout l'ivrogne d'habitude, n'a plus de foi ou n'a qu'une foi morte. Insensible aux choses de la religion, les ardeurs de sa passion ont éteint en lui le feu de la charité. Son esprit aveuglé et engourdi par les fumées alcooliques qui montent de l'estomac, ne s'élève plus jusqu'à Dieu. Ses sens révoltés, son âme indifférente aux vérités éternelles donnent un libre accès à l'impie. "Voltaire et Dupuis, dit Belouin, hantent les cabarets et les mauvais lieux." C'est là qu'aujourd'hui il sont réduits à exercer leur prosélytisme.

Écoutez le tableau éloquent qu'un prélat distingué trace des impiétés auxquels l'ivrogne se livre journellement. Vous y retrouverez une triste image des scènes affreuses que le soleil de notre beau pays éclaira tous les jours. "Tandis que le ministre de Dieu," dit-il, "immole dans le St. Temple l'Hostie sans tache de propitiation, il est un autre autel où une jeunesse insensée

porte ses vœux, il est un autre Dieu auquel elle court sacrifier, il est d'autres mystères qu'elle a hâte de célébrer, mystères de honte et d'ignominie renouvelés des saturnales du paganisme ; autel souillé, c'est la table de l'intempérance et de la débauche ; divinité immonde qui ne se peut apaiser que par les grossières libations de l'ivresse ; oserai-je la nommer après St. Paul qui a dit de ces êtres dégradés qu'ils font leur Dieu de leur ventre. Tandis que le pasteur fait descendre du haut de la chaire sacrée les enseignements de la sagesse, il est une autre chaire dont il vont interroger et recueillir les oracles ; chaire de pestilence, école de libertinage et d'impieété ! Là, le blasphème au lieu de la prière ; là les chants dissolus à la place des saints cantiques. Là circulent avec les coupes les propos licencieux, et les viandes auraient moins de saveur, et les vins perdraient leur arôme, s'ils n'étaient relevés et assaisonnés de bouffonneries obscènes, de facéties impies, de médisances et de calomnies sacrilèges."

Ses affections domestiques, comme ses devoirs sociaux, l'ivrogne les a complètement perdus de vue. Son corps énergé par les passions ne peut plus se prêter aux devoirs de son état : c'est un cadavre livide qui n'est plus remué que par le reptile de l'ivrognerie qui opère dans ses organes son travail de destruction. Les nobles passions du cœur, la piété filiale, l'amour paternel, l'affection conjugale, la douce amitié qui lie les frères et unit les cœurs faits pour vivre ensemble, tous ces beaux sentiments que Dieu a mis dans l'homme pour la conservation de la famille, de la patrie, de la société, l'ivrogne ne les connaît plus. Son cœur est devenu insensible au charme des sentiments vertueux, aux douces émotions de l'amour pur, par les jouissances grossières et les émotions brutales qu'il va chercher au cabaret. Par ses désordres et ses scandales, il abreuve d'amertume la vieillesse des auteurs de ses jours et plonge sa famille dans le déshonneur : il se fait le persécuteur d'une épouse dévouée, le bourreau de ses propres enfants.

Où ces jeunes êtres que la Providence lui avait donnés pour les former et faire bénir sa mémoire dans une suite de générations ; ces enfants que l'Eglise avait remis entre ses mains pour en faire des chrétiens fervents, que la patrie lui avait confiés pour en faire de braves citoyens, il les abandonne couverts de haillons, sur la voie publique, les vouant à une existence malheureuse ou à une vie tissée de crimes ; il tue leur cœur par le glaive du scandale, il laisse languir leur intelligence dans une ignorance complète de tous devoirs religieux et civils. Laissez les sortir de leur première jeunesse, et vous les verrez bientôt, scélérats précoces, devenir eux aussi les hôtes du cabarets, les habitués de la prison, les fléaux de la société. Que pouvons nous ajouter à tant d'horreurs ? Il y a plus, cependant. . . On a vu l'ivrogne percer d'un fer homicide le cœur de son ami, déchirer le sein qui lui avait donné le jour, fouler sous ses pieds les restes sanglants de sa femme après l'avoir poignardée, et laver ses mains homicides dans le sang de ses propres enfants. "Ah ! malheureux !" s'écriait encore l'éloquent Archevêque de Rodez en s'adressant à l'ivrogne, "dans cette coupe riante où tu crois boire le vin pur, si tu la tournais et retournais dans ta main pour la considérer de plus près, tu y verrais un affreux mélange de toutes les horreurs. Tu y verrais des larmes... les larmes d'une épouse, d'une mère, d'enfants innocents que tes cruels et honteux dérèglements

condamnent à la faim et réduisent au désespoir ! Tu y verrais du sang... le sang de ton frère, de ton ami qu'a versé ta fureur homicide exaltée par les fureurs de l'ivresse. Entrez dans cette maison," continue-t-il. "Qu'y voyez vous ? Des enfants manquant de tout et mourant de misère. Qu'importe ? Le père est en ce moment à la taverne du coin gorgé de vin et de viandes ! qu'y voyez vous encore ? Une femme pleurant l'absence prolongée d'un époux. Mais ces larmes sont bientôt place à la terreur. Prêtez l'oreille : N'entendez vous pas dans le lointain comme un bruit qui s'approche ? C'est un bruit de blasphèmes qui annoncent le retour du maître : La porte s'ouvre : il entre comme une tempête : C'est un tonnerre d'imprécations, une orage de malédictions. Tout tremble en sa présence, tout fuit et cherche un abri devant sa colère. Quittez cette scène de désolation et venez dans la maison la plus voisine. Parlez ! qu'y voyez vous ? O ! nature frémissiez ! O religion volez vous de deuil ! Des frères altérés de leur propre sang se portant l'un à l'autre des déshonorables homicides. Un fils dénaturé, traînant par ses cheveux blancs, sur la poussière, un père infortuné. Le sein d'une mère. . . Oserois nous achever ! le sein d'une mère, foulé aux pieds par le monstre qu'il a nourri ! Cabaret, voilà tes œuvres ! Cabaret, voilà tes victimes !"

L'ivrogne porte presque toujours sur son visage et dans sa conduite des traits caractéristiques auxquels on le reconnaît infailliblement. D'abord, vous remarquerez de suite sur cette figure terne ou honteuse, dans ces yeux rougis où brille d'un éclat livide le feu de sa passion, sur cette bouche impuissante à peindre aucun noble sentiment, mais qui se contracte d'une manière cynique, sur ce front ridé avant l'âge et dénué de noblesse et de sérénité, vous remarquerez une expression de stupidité et de bassesse mêlée de dureté, et vous reconnaîtrez un homme ravagé par le vent des mauvaises passions.

Lâche autant qu'égoïste et gourmand, jamais son âme ne s'échauffe au contact d'un sentiment généreux qui puisse le porter à une action de dévouement. Les vices honteux, les sentiments bas, les motifs sordides se partagent son cœur : le beau et le vrai ne produisent en lui aucun enthousiasme. Généralement, il est menteur, fourbe, dissimulé, toujours prêt à trahir ses meilleurs amis, à vendre sa patrie, ses concitoyens. Il reste indifférent et froid devant les grands spectacles de la nature ; il est également insensible aux plus grandes infortunes. Que dis-je ? il touchera même d'exploiter, au profit de sa passion, toutes les misères humaines et n'hésitera pas à arracher à la veuve, au malade ou à l'orphelin son unique obole, pour contenter sa gourmandise. Presque toujours il est malhonnête, cruel et sanguinaire ; et sur la totalité des voleurs et des meurtriers, la plupart ont commencé par être ivrognes. Voyez avec quel art infernal, ce monstre entraîne de pauvres jeunes gens inexpérimentés dans les tavernes pour se faire payer à boire. Comme l'antique serpent, il se glisse bassement jusqu'à leur jeune cœur, sanctuaire de pureté et de vertu, Eden de l'innocence où n'a pas encore grondé l'orage du vice. Le voilà qui fascine sa victime comme la vipère fascine la colombe. Hypocrite, il affecte s'il le faut les dehors de la vertu, il peint de nobles sentiments ; et lorsque, après une orgie ou il a surpris la conscience de son infortuné compagnon, il l'a plongé dans le gouffre de la débauche ; quand il a empoisonné son cœur par l'atmosphère fétide de la cantine ;

quand il a souillé son âme au contact de ces êtres dégradés qui se traînent dans les bas-fonds de la société, alors, il l'abandonne après l'avoir volé ou même lâchement assassiné ! En un mot, il n'est point de bassesses qu'il ne fasse, point d'humiliation qu'il ne subisse, point de crime qu'il ne commette pour satisfaire sa soif insatiable. L'ivrogne ! c'est un être immonde en qui s'est effacé tout caractère de dignité humaine.

« Si vous voulez, dit encore Mgr. de Rodez voir des jeunes gens sans pudeur en qui s'est flétrie cette fleur d'innocence et cette candeur aimable qui inspire tant d'intérêt pour ce bel âge ; des vieillards sans dignité et déshonorant par l'abjection du vice cette couronne de cheveux blancs qui les consacre au respect des hommes ; des fils indisciplinés et irrespectueux envers les auteurs de leurs jours, des pères durs et sans entrailles, des serviteurs fourbes et infidèles, c'est au cabaret qu'il les faut aller chercher. »

II.

Messieurs, après la nomenclature effrayante, quoique bien incomplète, des maux que l'intempérance cause chez l'individu ; après vous avoir montré l'homme ravalé au rang de l'animal, profanant son origine, dégradant sa nature, perdant de vue ses destinées ; après avoir vu la religion mépri-ée, l'éducation négligée ou même entièrement faussée ; la paix des familles troublée, le lien sacré des mariages profané, l'autorité paternelle indignement foulée aux pieds, tant de crimes horribles naissant à la fois de l'ivrognerie comme de leur source naturelle, il n'est pas difficile de vous faire voir que l'intempérance détourne complètement l'homme de l'accomplissement de ses devoirs sociaux, et que toutes ces grandes atteintes portées au caractère de l'individu et de la famille ont un contre-coup terrible dans la société.

Vous connaissez que les principes fondamentaux de la société sont la morale et la religion. Or, que reste-t-il de la morale lorsque l'intempérance a envahi toutes les parties du corps social ; lorsque, par de honteux excès, un peuple d'ivrognes aura perdu toute notion de dignité morale, que son esprit ne sera plus capable de s'élever au-dessus de la fange du vice, que son cœur sera fermé à toute affection de famille ; lorsque l'enfant osera porter sur les auteurs de ses jours une main parricide ; lorsque le père, ne comprenant rien au grand sacerdoce de l'éducation domestique, fera de son fils un idiot ou un misérable comme lui ; lorsque la pudeur sera partout violée, que la famille ne sera plus un sanctuaire de chasteté ; lorsque l'ivrogne détournera l'argent destiné à la nourriture de ses enfants pour solder ces maisons infâmes, où la débauche s'érige en divinité ; pour recevoir en holocauste les larmes et les gémissements d'une famille mourant de faim. Qu'advient-il de la religion quand l'impunité, fortifiée par des excès d'ivrognerie, viendra s'asseoir au foyer domestique pour ridiculiser les choses saintes et attirer la malédiction du ciel par ses juréments et ses blasphèmes ; quand la table du cabaret sera préférée à l'autel de Dieu ; quand on fera l'oreille aux paroles bénies du pasteur pour n'écouter que les oracles impies ou obscènes d'une bouche envenimée ?

L'ivrognerie dégrade le caractère moral des nations en les détournant de la mission à laquelle elles sont appelées. Car les peuples, comme les individus, ont un rôle particulier à remplir dans la société. Aux uns, la

providence a départie la tâche de découvrir et d'explorer les contrées sauvages, de coloniser les terres incultes, aux autres de pénétrer les secrets de la création, de mettre au pouvoir de l'homme et de faire servir au bien de l'humanité toutes ces forces cachées dans la nature, ces agents admirables dont la puissance étonne l'imagination ; à ceux-ci appartient la mission de perfectionner les sciences et les arts, de fonder des universités célèbres par tout le monde ; à ceux-là, celle de relier par mille voies de communication tous les peuples de l'univers, d'échanger et de distribuer pour le bien-être des nations les produits des différents climats ; mais à toutes, elle a dévolu la haute mission de porter par toute la terre la vraie civilisation avec le flambeau de l'évangile et de propager des générations en générations la connaissance de la vérité. Conserver et étendre la civilisation : voilà donc la mission par excellence de tous les peuples. Or, pour qu'une nation puisse remplir ces hautes fonctions, il lui faut des aptitudes particulières, des qualités et des vertus. Des vertus surtout, et de celles qui ne se trouvent pas chez l'ivrogne. Il lui faudra de l'abnégation, du dévouement, et l'ivrogne est le plus égoïste de tous les hommes ; il lui faudra une existence austère et laborieuse ; et la mollesse, la gourmandise et la paresse sont une seconde nature chez l'ivrogne ; il lui faudra une intelligence élevée, un esprit public capable de grandes conceptions, un cœur capable de belles actions, et l'intelligence de l'ivrogne est sans cesse obscurci par les fumées du vin ; et son esprit se traîne péniblement dans la fange de sa passion ; et son cœur, sensible seulement aux émotions grossières, ne connaît plus les nobles sentiments. L'énergie, le courage, l'esprit d'entreprise, la vivacité de la jeunesse, la fermeté courageuse de l'âge mur, la sagesse expérimentée de la vieillesse : tout est mort en lui. Voyez ce jeune homme dont les hautes facultés intellectuelles ont été développées par de fortes études. Quel avenir brillant s'ouvre devant lui ! La patrie compte d'avance sur ses talents et son patriotisme. Déjà, sa place est marquée dans les conseils de la nation. Malheureusement, il contracte l'habitude de boire : le voilà ivrogne. Bientôt abruti, son intelligence est frappée d'impuissance, son cœur ne s'échauffe plus au feu du patriotisme. Au lieu d'une vie laborieuse dont chaque jour est signalé par un bienfait, chaque heure marquée d'un service rendu à la cause publique, il traîne dans le deshonneur une existence désœuvrée. La sale cantine est préférée à la tribune nationale et le stigmate de la honte remplace sur son front la couronne civique ; qu'il pouvait mériter. Il ne connaît plus les devoirs de son état ; ses affections domestiques sont éteintes ; le bien n'a pas d'attrait pour lui ; il est sourd au langage de la vertu. Infortuné ! Pour lui, plus de parents, plus d'amis, plus de religion, plus de patrie ! il est mort à tout cela : il est perdu !

Ainsi s'écoule, inutile et méprisée, la vie du citoyen ivrogne. En vain vous y cherchez la tendresse du père de famille qui s'occupe avec sollicitude de l'éducation de ses enfants, l'intrépidité et le génie des découvertes qui illustre le navigateur, la prudence et l'esprit de calcul du marchand, l'habileté raisonnée de l'homme de profession, le courage, la constance et l'abnégation du savant qui devance le jour au travail et prolonge ses labeurs bien avant dans la nuit, le dévouement sublime et l'esprit d'apostolat qui entraînent l'apôtre à travers les mers les forêts et les précipices, la grandeur d'âme qui fait les héros.

Au contraire, dès que l'ivrognerie et la débauche gagnent une société, qu'un peuple s'étourdit par les plaisirs de la table, il n'a plus l'idée de ses devoirs ni le souvenir de sa mission. En vain verra-t-il ses maisons d'éducation tomber en ruine, l'esprit de ses institutions s'altérer, l'agriculture négligée, le sol de la patrie ne produisant plus que des ronces et des épines, la pauvreté gagner les masses, le caractère national s'avilir dans les étreintes de la volupté, des batailles perdues, ses possessions conquises par l'étranger : il se réveillera à peine quand l'ennemi, frappant à la porte de sa capitale, l'appellera sous le joug de la servitude et du déshonneur.

Messieurs, quand nous parcourons l'histoire, et que nous apercevons ça et là toutes ces ruines de ce qui fut jadis des états puissants, l'âme est frappé d'un étonnement indélébile de terreur. On se demande qui a pu réduire en poudre ces puissances, ces trônes, ces villes aux proportions fabuleuses qui semblaient devoir être des monuments immortels ; et l'on se dit : " c'est le temps dont le marteau infatigable démolit tout, réduit tout en poussière." Oui c'est le temps ! Mais le temps n'a détruit pas les nations qui accomplissent l'œuvre de Dieu. C'est le temps ! Mais ce destructeur impitoyable des empires les plus puissants a toujours un grand complice. Ce complice, c'est l'immoralité, c'est l'ivrognerie. Ces peuples célèbres qu'il a balayés de la surface du globe, il fut un temps où, oubliant leurs traditions et reniant les vertus de leurs pères, ils se sont plongés dans la débauche et les excès de la table. L'immoralité, toujours accompagnée de l'intempérance, s'est attachée au cœur de ces peuples, a rongé ses organes jadis si pleins de vie, comme la rouille dévore l'acier le mieux trempé. Tous ces beaux caractères qui en faisaient une grande nation se sont altérés : toutes ces poitrines puissantes et tous ces bras nerveux qui lui formaient un rempart d'airain se sont amollis. Elle est devenue comme un moribond dont le sang qui se glace ne rechauffe plus les membres déchirés.

C'est au milieu des orgies continuelles de son roi et de ses citoyens que la fameuse Babylone fut prise d'assaut et l'Assyrie réduite en servitude. Le grand empire fondé par Philippe de Macédoine et Alexandre le Grand perit par les mêmes causes, après avoir vu ces deux monarques frappés de mort au milieu de l'ivresse. Vient le fameux Empire Romain qui des montagnes glorieuses de l'Écosse aux sables brûlants de l'Afrique, de Gibraltar aux Grandes Indes, avait promené en vainqueurs les aigles de ses légions et fait respecter la toge de ses proconsuls : lui aussi, ce colosse de puissance qui étreignait le monde dans ses bras de fer, il s'est écroulé ! il est tombé en poussière, non pas sous le glaive du barbare, mais miné intérieurement par la corruption effroyable de ses mœurs et ses honteux excès d'ivrognerie. Neron la plus haute personification de la perversité humaine, Tibère, dont le génie Sarcasique des Romains changea le nom en celui de *Biberius*, dit un auteur distingué, Calligula, Héliogabale, Caracalla, tous ces grands scélérats qui ont plongé Rome ancienne dans un abîme de corruption, furent des ivrognes célèbres.

C'est surtout l'ivrognerie qui a fait naître en Angleterre le paupérisme, cette plaie hideuse inconnue des anciens, cette hydre moderne qui décime les populations et dévaste des provinces entières.

Il est une autre nation que ses grandes infortunes et sa constance dans la foi a rendue chère au monde catho-

lique : la noble Irlande sur le front de laquelle brille d'un si vif éclat la couronne du martyr. Que n'a-t-elle pas souffert de l'abus des boissons ? Malgré ses grandes vertus, cette terre illustre a été tellement dévastée par le fléau de l'ivrognerie, qu'on ne saurait dire si ce vice n'a pas contribué plus que la persécution à l'état de misère où elle se trouve aujourd'hui.

Mais, messieurs, qu'est-il besoin d'aller chercher sur les vieux continents les exemples que nous trouvons ici chaque pas. Ce sol que nous foulons sous nos pieds est un champ de mort où dorment les restes de nations puissantes, dont l'intempérance a creusé le tombeau. En effet, que sont devenues ces nombreuses et florissantes tribus indiennes qui peuplaient les forêts de l'Amérique ? S'il est vrai que des guerres à outrance en ont détruit une partie, on ne peut se dissimuler que la *liqueur de feu* des européens ait porté la mort au sein de leurs bourgades.

Telles sont, messieurs, les funestes conséquences de l'ivrognerie ; tels sont les fruits amers qu'elle a produits partout et toujours. Elle a passé sur les peuples comme le souffle de la colère céleste, plus meurtrière que la peste, plus terrible que la guerre, abattant les trônes, dévastant les cités, réduisant en poudre des empires puissants. C'est ce même fléau qui depuis longtemps dévaste notre beau pays ; c'est ce reptile et que le peuple canadien a réchauffé dans son sein et qui aujourd'hui menace de le dévorer ; c'est, messieurs, cet ennemi formidable à qui vous avez déclaré la guerre, en vous enroulant sous la sainte bannière de la tempérance.

Depuis le moment fatal où le peuple canadien s'est vu arraché violemment des bras de sa mère patrie, pour devenir exposé à l'invasion d'une nationalité étrangère, à qui doit-il la conservation de tout ce qui lui est cher, si ce n'est à ses vertus morales et à sa religion ? Reconnaissons-le avec bonheur, c'est à l'ombre du catholicisme, et couvert de ses rameaux bienfaisants, que notre peuple a grandi et qu'il est devenu un peuple fort. Mais aujourd'hui, le torrent de l'ivrognerie menace de tout emporter : morale, religion, vertus civiles, caractère public, institution nationalité. Partout, à la campagne comme à la ville, on voit surgir ces nombreux cabarets, boulevards infâmes où la débauche et tous les vices s'abritent ; partout, on voit se multiplier ces sales cantines qui ne répondent à aucun besoin réel, qui ne peuvent s'autoriser d'aucun motif honnête et qui n'ont pas même pour être tolérées, un semblant d'utilité publiques. Combien sont nombreuses et funestes les atteintes que ces maisons de pestilence portent sans cesse à la religion et à la morale de nos compatriotes ! Tous les jours, le caractère national s'altère ; nos mœurs s'en vont. Hé ! que nous restera-t-il, si nous perdons cette héritage précieux que nous ont laissé nos pères ?

Messieurs de la société de tempérance, l'œuvre que vous avez entreprise est grande et noble au point de vue de la religion, mais elle n'est pas moins grande et moins noble sous le rapport patriotique. Vous vous êtes faits les défenseurs de la foi et des mœurs canadiennes, c'est-à-dire, les gardiens de notre nationalité ! A vous la sauve-garde de cet arche sainte qui renferme peut-être les destinées du continent Américain ! A vous de terrasser un ennemi puissant, mais qui tremble en face du chrétien armé de la croix de tempérance ! Cette tâche devient plus facile quand tout ce que la société compte de hommes remarquables et de citoyens distingués vous prêtent main forte, et que nos premiers magistrats s'u-

vi-sent à vous dans la noble croisade que vous avez entreprise.

Messieurs, dans ce temps d'orages où l'impiété lève partout la tête, lorsque l'Europe semble pris de vertige et se débat dans les étroites de la révolution ; quand une puissance gigantesque s'éroule à nos côtés, tous les amis de leur pays jettent vers l'horizon de l'avenir des regards inquiets et lui demandent ce qu'elle réserve au peuple canadien. On tremble pour notre nationalité ; on s'arme pour la défendre et on a raison. Cependant, Messieurs, quoiqu'il advienne, nous serons invincibles si nous gardons intactes nos mœurs et notre religion. Mais le jour où nous désertons leur drapeau, nous serons vaincus. Notre plus terrible ennemi est au milieu de nous : c'est l'intempérance. Il a dans Montréal plus de 500 places fortes : ce sont les 500 cabarets qui infestent les différents quartiers de notre ville.

Je vous dirai donc pour terminer : voulez-vous sauver notre patrie ? voulez-vous faire grandir et prospérer notre nationalité ? et pour me servir encore d'une pensée de l'éloquent évêque que j'ai cité plusieurs fois, voulez-vous moraliser, améliorer, purifier les masses populaires ? Ce n'est pas assez d'avoir des écoles et des salles d'asile, Messieurs de la tempérance, fermez ! fermez les cabarets !

FEUILLETON :

SCENES DE LA VIE MILITAIRE AU MEXIQUE.

LE RASTREADOR.

(Suite et fin.)

Le muletier ne parut que médiocrement satisfait de voir ses vœux exaucés. "Seigneur cavaliers, dit-il, laissez-vous égorgé un homme déjà ruiné ?"

Les deux amis tirèrent leurs épées à l'approche du soldat ; mais ils les remirent bientôt dans le fourreau. Le cavalier chancelait sur sa selle, la tête à moitié fracassée, et son cheval l'emportait. En passant près des voyageurs, le dragon tomba comme une masse inerte et ne bougea plus. Berrendo put saisir son cheval.

"Prenez-le, dit-il à l'arriero ; ce sera toujours un faible dédommagement.

— Dieu m'en garde !" reprit le muletier.

Le chercheur de traces, sa main sur son œil unique comme pour en concentrer le rayon visuel, regardait au loin. L'obscurité l'empêchait de voir ; mais les ténèbres de la nuit n'obstruaient pas son jugement.

"Ces deux coups de pistolets, dit-il, ont le même son : ils ont tous deux été chargés par la même main d'une mesure de poudre égale ; c'est le même cavalier qui a tiré l'un comme l'autre. Ces cavaliers, car j'en vois plusieurs, ont des armes à feu ; le malheureux qui vient de tomber là porte deux pistolets dans ses fontes. Je n'entends que le cliquetis des épées ; c'est évidemment un homme qu'on veut prendre vivant, et qu'on cherche à désarmer sans le tuer. Je l'entends crier à l'aide. C'est un étranger..."

Les oreilles de Berrendo étaient loin d'avoir la finesse de celles d'Andrés. Il n'entendait ni le cliquetis des épées, ni les cris de l'homme qu'on attaquait, et il hésitait sur ce qu'il devait faire, quand Andrés s'élança au galop dans la direction des rumeurs qu'il entendait, tandis que Luz restait immobile et pâle comme une statue de marbre. Berrendo, jaloux de se distinguer à

son tour sous les yeux de sa maîtresse, allait suivre Andrés, quand les cris de la vieille le retinrent.

"*Maria santissima!* s'écria-t-elle, allez-vous nous laisser seules ?"

Berrendo resta, tandis que l'étranger continuait à appeler à l'aide d'une voix que ses agresseurs s'efforçaient d'éteindre. Andrés n'en pressa que plus vivement son cheval, dont heureusement, sur ce terrain sablonneux, on ne pouvait entendre la marche rapide. Ce fut sans être aperçu qu'il put distinguer trois dragons penchés sur un homme terrassé qu'ils bâillaient et entouraient de liens. Il tomba à l'improviste sur eux. Il était déjà trop tard quand ils essayèrent de se mettre sur la défensive. C'étaient trois dragons espagnols, et cette raison suffisait à Andrés pour ne pas se demander s'ils avaient tort ou raison : il ne vit que des ennemis et un pauvre diable succombant sous le nombre, et de deux coups de ses pistolets il jeta bas deux des agresseurs, quitte à s'expliquer ensuite avec le troisième ; mais, soit que l'Espagnol eût la conscience de soutenir une mauvaise cause, soit qu'il fût naturellement ennemi de toute explication, celui-ci s'élança éperdu sur son cheval et joua si vigoureusement de l'épée, qu'en une minute il fut hors de vue.

Andrés, resté maître du terrain, s'empressa de dégager l'étranger des liens qui l'enchevêtraient ; son cheval gisait sur le sable percé d'un coup de rapière, comme le taureau dans le cirque après le coup d'épée du matador. Saisissant la monture de l'un des dragons, Andrés le remit à l'étranger, qui l'enfourcha lestement. Quand ils revinrent tous deux, Luz murmurait une fervente prière d'actions de grâces. Malgré ses souhaits de vengeance, le muletier tremblait de les avoir vus réalisés, et telle était encore à cette époque la terreur que le nom espagnol inspirait à la plupart des créoles, que les conducteurs de mules ne concevaient pas qu'on eût osé s'attaquer à des soldats du vice-roi. Le chef de la caravane supplia donc les voyageurs, les mains jointes, de s'éloigner au plus vite, de peur qu'on ne l'accusât de complicité avec eux. L'arriero ne pouvait donner aucun des renseignements attendus de lui, et Andrés n'eut pas de peine à accéder à la prière de ce poltron, presque disposé à témoigner contre lui plutôt qu'à le remercier de l'avoir vengé. Il poussa son cheval en avant, et fut bientôt suivi par ses compagnons, auxquels s'était joint l'étranger. Ce voyageur était Anglais et s'appelait Robinson. "Merci ! dit-il à Andrés ; vous avez rendu à la cause de l'indépendance de votre pays et au général Teran un service plus important que vous ne pouvez l'imaginer."

Après ce remerciement formulé en termes mystérieux, l'étranger se renferma dans un imperturbable silence. Quelques lieues plus loin, la cavalcade allait, aux clartés de la lune, apercevoir les maisons de Tehuacan, lorsque le chercheur de traces montra du doigt à ses compagnons un spectacle qui fit passer dans leur veines un frisson de terreur.

Dans un champ voisin de la route, au milieu d'un tapis épais d'*alfalfa* sur lequel la lune projetait l'ombre de quelques oliviers au pâle feuillage, un homme courbé sur le sol fauchait silencieusement ou paraissait faneher la luzerne du champ. Un feutre grisâtre, aux bords retroussés, orné d'une longue plume, cachait les traits de son visage ; une chemise à manches bouffantes, un court pantalon serré aux hanches, faisaient ressembler

le faucheur aux vieux portraits du temps de la conquête qu'à laissés le peintre espagnol Murillo. La luzerne cachait ses pieds, et on ne pouvait voir si, comme les personnages de ces portraits, il était chaussé de brodequins de cuir de Cordoue. Tous les voyageurs étaient trop émus, d'ailleurs, pour observer à l'aise cette singulière apparition du faucheur de nuit. La lune faisait reluire entre ses mains les deux lames des grands ciseaux qui s'ouvraient et se refermaient sans bruit; puis, quand une jouché de luzerne tombait à ses pieds, l'homme semblait fouiller dans sa poche, et de sa main ouverte il décrivait dans le vide de l'air un mystérieux demi-cercle autour de lui; bientôt après il reprenait ses ciseaux, et l'*alfalfa*, fauchée de nouveau, couvrait la terre à ses pieds.

Le chercheur de traces sembla un moment, aux rayons de la lune, pâlir sous le masque brouzé de son visage; mais sa narine dilatée et le feu de son œil indiquaient que si la peur s'emparait de lui, ce n'était pas du moins au détriment de son infatigable sagacité; ce moment d'apparente hésitation, il l'employait à deviner la nature du faucheur nocturne et la cause qui le faisait agir.

"Jésus! c'est le faucheur de nuit! dit la vieille à voix basse.

—Oh!" dit l'Anglais, qui ne comprenait pas le sens de ces paroles.

Le chercheur de traces secoua la tête et ne répondit rien; seulement, en faisant signe à ses compagnons de rester immobiles, il se glissa sans bruit de sa selle à terre et jeta la bride de son cheval à Berrendo.

—Qu'allez-vous faire? lui demanda Luz effrayée.

—Chut!" reprit-il en lançant un coup d'œil qui prouvait que la vue même d'un être surnaturel ne l'effrayait pas; et il se courba le long des buissons du chemin jusqu'au moment où il se trouva en ligne parallèle avec le faucheur. Le chemin était creux, et les deux plates-formes qui le bordaient de chaque côté étaient précisément à la hauteur de la tête des voyageurs. De cette manière, ils pouvaient voir à peu près tout ce qui se passait sur les talus sans qu'on les aperçût eux-mêmes, en y mettant quelque précaution.

Pendant le temps qu'Andrés s'arrêtait derrière les buissons et les considérait de cet œil à la pénétration duquel rien ne semblait devoir échapper, le faucheur interrompait de nouveau son œuvre pour étendre encore la main au-dessus de l'herbe qu'il abattait. Alors on put l'entendre fredonner à voix basse un sourd et mystérieux refrain dont les paroles étaient inintelligibles, évidemment quelque chanson de l'autre monde. Tout à coup Andrés disparut; en même temps l'ombre et le tronc d'un olivier rendaient le faucheur invisible. La lune n'éclairait plus que le champ d'*alfalfa*, désert et presque entièrement fauché.

L'Anglais, qui n'était pas au courant de la légende, attendait impassible le retour d'Andrés, quand celui-ci revint d'un pas grave et mesuré reprendre la bride de son cheval.

"J'ai eu tort de ne pas emporter ma carabine avec moi; je saurais à présent du moins à quoi m'en tenir, dit-il.

—A quoi servent les balles contre les fantômes? reprit Berrendo à voix basse. N'avez-vous pas vu comment celui-ci a disparu, malgré toutes vos précautions et votre habileté?

—Ah! si j'avais le temps, je saurais bien, fût-ce un

esprit de l'air, le suivre à la piste; mais s'arrêter ici serait s'exposer à faire naufrage au port, car tout à l'heure nous allons voir la lune briller sur les clochers de Tehuacan."

Andrés remonta sur son cheval, et les voyageurs reprirent leur route d'un pas assez vif pour regagner les moments perdus. Le rastreador gardait le silence et semblait profondément absorbé.

"Vous ne croyez donc pas au faucheur de nuit? reprit Luz en interrompant ses méditations.

—C'est un faucheur de chair et d'os comme nous; les chevaux n'ont montré nul effroi en l'apercevant, comme font, dit-on, les animaux à l'aspect d'un habitant d'un monde différent du nôtre. Mais que faisait-il là?

—Il fauchait, pardieu! reprit Berrendo; il accomplissait son éternelle expiation. N'avez-vous pas remarqué ce chapeau avec cette plume à la mode espagnole d'il y a trois cents ans?

—C'est un rôle joué, vous dis-je, et quand on joue un rôle quelconque, on cherche toujours à en prendre le costume; mais pourquoi cette comédie? voilà ce que je me demande. Un vrai faucheur indien n'eût pas pris ce chapeau à plumes, quand même il eût choisi cette heure de la nuit; celui-ci a donc intérêt à tromper ou à effrayer quelqu'un?" continuait Andrés; puis, se révoltant avec l'orgueilleuse conscience de sa pénétration contre un obstacle en apparence insurmontable: "Je saurai, s'écria-t-il, ce que faisait cet homme ou ce fantôme! Vous serez d'ici à une heure en sûreté à Tehuacan; j'y serai deux heures après vous."

Et, sourd aux remontrances des deux femmes et de Berrendo, qui continuaient à voir une apparition surnaturelle dans le faucheur de nuit, Andrés rebroussa chemin au galop, et ne tarda pas à disparaître pour la seconde fois, comme ces chevaliers errants, qui, fiers de prouver leur courage indomptable aux yeux de leur maîtresse, se lançaient sans hésiter dans les plus terribles aventures.

Déjà Berrendo, l'Anglais Robinson et les deux femmes n'étaient plus qu'à une courte distance de Tehuacan; ils allaient désormais se trouver en sûreté, quand une troupe d'une vingtaine de cavaliers qui sortait de la ville leur barra le chemin. Le jour allait paraître, et les filets que chaque cavalier portait avec lui indiquaient qu'ils se mettaient en route pour les remplir de fourrage. Telle était en effet leur mission. Le chef du détachement interrogea les voyageurs. Le cheval du dragon espagnol que montait encore l'Anglais confirma aux yeux de l'officier l'exactitude des renseignements que lui donna Berrendo en réponse à ses questions.

Après cette rencontre, la petite caravane ne fut pas longtemps à gagner les premières maisons de Tehuacan, où je la laisserai un instant pour dire qui était le voyageur anglais et le suivre chez le général Teran. William Robinson était propriétaire d'un chargement considérable d'armes à bord d'une goëlette anérée en deça de la barre du Gouzaacaleoa. Décidé à conclure un marché pour le précieux chargement de son navire avec le premier acheteur qu'il rencontrerait, royaliste ou insurgé, l'Anglais était tombé entre les mains d'un commandant espagnol qui avait prêté l'oreille aux propositions d'un arrangement, d'abord au comptant, puis à crédit. Ce commandant enfin avait imaginé une conclusion plus avantageuse encore pour lui: il avait projeté de prendre

le chargement d'armes sans le payer. La première clause du marché souriait beaucoup à l'Anglais; la seconde lui avait causé quelque inquiétude; et enfin il s'était récrié de toutes ses forces contre la troisième. Comme il s'écoulera encore un temps infini avant que la raison du plus fort cesse d'être la meilleure, l'Espagnol avait péremptoirement signifié à l'Anglais qu'il ne recouvrerait sa liberté qu'en lui faisant, par acte authentique, abandon complet de son chargement. Après lui avoir fait observer qu'il était encore bien heureux de conserver la goëlette qui le portait, le commandant du fort de Villegas avait emprisonné le maîencotreux négociant. Celui-ci dégoûté des royalistes, avait songé à Teran et corrompu ses gardiens, ou plutôt les drôles avait eu l'air de se laisser corrompre: car, après avoir feint de s'éloigner du fort, comme la somme stipulée pour l'évasion du prisonnier leur avait été payée comptant, ils avaient voulu de nouveau ramener l'Anglais en prison, et ils y auraient réussi sans l'heureuse intervention d'Andrés.

Malgré l'élévation récente de sa fortune, le général Teran n'en était pas moins accessible presque à toute heure de nuit comme de jour. L'Anglais ne prit que le temps de loger son cheval à la posada, de manger un morceau, et, au moment où le clairon sonnait la diane, il se présentait aux portes du palais. Il ne tarda pas à y être introduit, et il se trouva en face d'un jeune homme dont le visage trahissait à la fois la distinction, l'affabilité et la plus vive intelligence. C'était le général indépendant don Manuel de Mier y Teran; il était assis devant une table chargée de papiers et de cartes géographiques, car le travail de la journée était déjà commencé. Le chef insurgé était alors en fonds, et il accueillit avec joie la proposition de Robinson, qui offrait de lui céder son précieux chargement d'armes. Comme il était, séance tenante, occupé à discuter avec le négociant les clauses de son marché un grand bruit se fit entendre sur la place, où les premiers rayons du soleil éclairaient deux régiments campés à l'aise de caserne. Le général s'approcha de la fenêtre pour voir quelle pouvait être la cause de cette rumeur.

— Ah! dit-il, ce sont nos fourrageurs qui reviennent plus abondamment chargés encore qu'hier; mais que leur veut cet homme?

— Cet homme, Excellence, lui dit l'Anglais, est Andrés Tapia, le chercheur de traces. C'est lui qui m'a vaillamment arraché aux mains des Espagnols, et si, grâce aux armes que je vous fournirai, votre cause finit par triompher, c'est à cet homme que Votre Excellence le devra."

Andrés gesticulait et parlait avec feu, et des rires répondaient à ses paroles.

— S'il plaisait à Votre Excellence de l'écouter, s'écria Robinson, je suis convaincu qu'elle serait de son avis.

— *A ver* (voyons), dit le général en donnant l'ordre de lui amener Andrés.

Celui-ci, s'adressant à Teran :

— Plairait-il à *Vuesa Ezcencia*, dit-il, d'ordonner qu'on brûle au plus vite tout le fourrage que ces soldats viennent d'apporter?

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que nos ennemis se servent de toute espèce d'armes contre nous, et qu'on a profité d'un préjugé accrédité dans toute notre province pour empoisonner des fourrages que l'on dit coupés par le faucheur de

nuit, et dont on ne suspecte pas la qualité. Ces fourrages nous coûteront, c'est moi qui le soutiens, les chevaux de tout un régiment."

Andrés paraissait sûr de son fait. Le général donna donc l'ordre de séquestrer provisoirement les fourrages, assez rares pour n'être pas sacrifiés légèrement, jusqu'à ce qu'on les eût fait goûter par un cheval de rebut; ce qui fut exécuté.

— Ainsi, dit Berrendo à Andrés quand ils se retrouvèrent seuls, ce faucheur de nuit...

— N'était qu'un drôle qui jouait le rôle qu'on lui avait tracé, mais qui n'était pas de force à lutter contre moi.

— Il vous a confessé que ce fourrage était empoisonné?

— Il ne m'en a pas dit un mot; nous n'avons causé que du beau temps et des dernières pluies, répondit Andrés en achevant de débrider son cheval.

— Et cela vous a suffi?

— L'arbleu! j'ai deviné la pensée de bien des gens en moins de mots qu'il ne m'en a dit. J'avais pu l'observer quelque temps sans qu'il me vît, et, quand je l'ai accosté, je savais déjà presque à quoi m'en tenir. "L'ami, lui ai-je dit, je suis envoyé en courrier extraordinaire au commandant du fort de Villegas pour un message de vie ou de mort; mon cheval est rendu de fatigue, et une botte de cette luzerne que vous me laissez prendre lui rendra les forces sans lesquelles il ne pourrait arriver cette nuit; autrement le fort sera pris." Je prévoyais la réponse: le faucheur me dit que mon cheval arriverait encore plus vite s'il mangeait ailleurs, parce que... parce que la luzerne était verte et humide de la nuit. "C'est bien, répondis-je; j'emporte le chapeau d'un sot." En disant ces mots, je lui arrachai son chapeau de mascarade, et il n'était pas revenu de sa stupéfaction, que déjà je galopais pour vous rejoindre et vous convaincre que le faucheur de nuit n'est qu'un homme payer pour empoisonner les champs d'*alfalfa* dans le voisinage des postes insurgés. D'ici à une demi-heure, nous irons voir en quel état se trouve le cheval qui a mangé sa ration de luzerne."

L'événement confirma de tout point l'assertion du chercheur de traces. Le pauvre animal ne tarda pas à expirer dans les convulsions du poison, et un immense brasier consumma bientôt sur la place la dernière parcelle du fourrage qui, sans l'intervention d'Andrés, eût été si fatal à la cavalerie de Teran.

IV.—*La Playa-Vicente.*

En arrivant, après mille dangers, à Tehuacan, Andrés et Berrendo s'étaient vainement flattés de continuer en paix la lutte courtoise dont Luz devait être le prix. Moins de huit jours après leur arrivée à Tehuacan, nous les retrouvons chevauchant tous deux, seuls cette fois à une soixantaine de lieues de là, sur les limites de l'Etat de Oajaca et de celui de Vera-Cruz.

La saison des pluies avait commencé, et le pays qu'ils traversaient offrait l'aspect le plus triste et le plus étrange. Du *cerro Rabon*, l'un des points les plus élevés de la Sierra-Madre, coulent une quantité considérable de cours d'eau qui ne tardent pas à se réunir en une masse bientôt divisée elle-même en douze fleuves distincts; le rio de Playa-Vicente occupe un des premiers rangs de ce magnifique faisceau de fleuves. Le lit de

ces cours d'eau était devenu trop étroit pour les contourner, et leurs flots débordés avaient transformé le pays en un lac immense aux eaux troubles, au-dessus duquel surgissaient, comme des navires à l'ancre, les clochers des haciendas inondées.

Au milieu d'étroites bandes de terrains noyés, semblables à des chaussées ménagées sur ce grand lac, les chevaux des deux aventuriers n'avançaient qu'avec peine et enfonçaient dans la fange jusqu'au poitrail. A une demi-lieue plus loin, derrière eux, un corps d'armée de quatre cents hommes environ suivait la trace des deux guides : c'était l'expédition commandée par le général Teran en personne pour gagner le Playa-Vicente, puis la barre du fleuve de Gozacoalecs, et prendre livraison du chargement d'armes dont le général avait traité avec Robinson. Les deux batteurs d'estrade, Andrés surtout, laissaient percer sur leur physionomie un air d'abattement mélancolique que justifiaient l'aspect des lieux et les circonstances désastreuses au milieu desquelles ils se trouvaient.

« Plaise à Dieu que mes prévisions ne se réalisent pas, dit Andrés en jetant un regard découragé sur la campagne ravagée par les eaux, et qu'il n'en soit pas de nous comme du cheval de l'Espagnol, qui, pour avoir été trop vivement poussé par son cavalier, ne put arriver au but de son voyage !

— Je le crains aussi, reprit non moins tristement Berrendo.

— Je suis en pays inconnu, continua le chercheur de traces ; je l'ai vainement représenté au général, et cependant, si je me trompais de route, si je laissais quelque ennemi à côté de nous sans déjouer ses tentatives, c'est un déshonneur auquel je ne survivrais pas. Si du moins il avait voulu différer son expédition jusqu'après la saison des pluies !

— C'est de votre faute s'il nous a pris pour guides malgré nous, répliqua Berrendo ; si nous n'étions pas partis la nuit où nous voulions rester dans la cabane de l'Indien, de peur de rencontrer le faucheur de nuit, vous n'auriez pas rendu au général l'éminent service de sauver une partie de sa cavalerie ; vous ne lui auriez pas rendu le service plus important encore d'empêcher une cargaison d'armes de tomber au pouvoir de l'Espagne. Alors Son Excellence ne se fût pas engouée de votre sagacité ainsi que de votre courage ; partant nous aurions évité... Mais à ce propos, continua Berrendo, comme si une idée subite venait de le frapper, j'ai certainement quelque mérite aussi ; cependant, comme je n'ai pas été assez heureux pour rendre à Son Excellence le moindre service, pourquoi donc a-t-elle daigné me faire savoir que, s'il me plaisait de vous accompagner, j'étais libre de le faire, et que, si cela me déplaisait, je n'étais pas libre de rester à Tehuacan ?

— Ami, répartit gravement le chercheur de traces, votre loyauté se fût effarouchée d'un combat à armes inégales, rester seul à Tehuacan vous eût fait auprès de la divine Luz la partie trop belle. J'ai voulu égaliser les chances, et c'est grâce à ma sollicitation pressante que vous êtes contraint de m'accompagner dans cette expédition en qualité de second guide.

— Il y a entre nous une merveilleuse sympathie, reprit non moins gravement Berrendo. Sachez que, si je n'eusse pas porté jusqu'aux nues devant le général votre incomparable mérite comme guide, il est plus que pro-

bable qu'à l'heure qu'il est vous seriez encore à Tehuacan.

Après cette échange de confidences, les deux rivaux gardèrent le silence ; mais leur regards s'étaient croisés et venaient de se lancer un sauvage défi. Il était encore sous l'impression de leurs mutuels aveux, quand ils arrivèrent à un point où la route allait en pente et se dirigeait vers une plaine ou, pour mieux dire, vers un lac fangeux formé par l'inondation. Ce lac emprisonnait une ville tout entière. Le spectacle était bizarre, et, de l'éminence où ils étaient parvenus, les deux guides n'en perdirent aucun détail.

« C'est singulier, dit Berrendo, j'aurais supposé la ville livrée à la constation la plus profonde.

— Au contraire, reprit Andrés, la saison des inondations est dans ce pays la saison des fêtes et des plaisirs.

Une multitude de barques, de canots, de pirogues, fendait en tous sens la surface jaunâtre des eaux. Les cloches des églises sonnaient comme d'habitude ; et à travers leurs portes ouvertes, au milieu de la nef inondée, on apercevait les pirogues entrer, s'arrêter. Par l'une des issues glissait sans bruit un canot, pavoisé de noir, qui conduisait un mort à la dernière demeure ; sur une pirogue aussi pavoisée, mais de flammes et de pavillons de fête, des jeunes filles, la tête couronnée de fleurs, conduisaient en chantant une mariée à l'autel. Du haut des terrasses, où le vent agitait des lampions suspendus, les habitants restés chez eux échangeaient de joyeux saluts avec ceux dont les embarcations volaient sur les eaux du lac ; d'autres, assis à leur fenêtres, les jambes pendantes au dehors, pêchaient dans la cour et dans les appartements des rez-de-chaussée les poissons qui venaient chercher dans les eaux dormantes un refuge contre les courants impétueux des fleuves débordés. Parfois, au milieu de la bruyante mêlée des canots, apparaissaient les ramures d'un cerf à la nage que les eaux avaient chassé de son fourré ; des sangliers effarés fuyaient aussi leurs hauges envahies et levaient leur groin au-dessus des eaux, comme les marsouins qu'on voit fendre la surface de l'Océan. En un mot, les habitudes de la nature semblaient extrêmement bouleversées.

Les deux guides durent faire un long détour pour éviter cette plaine noyée ; heureusement Andrés put obtenir de quelques Indiens, qui glissaient à l'aide de larges patins de bois sur ces terrains fangeux, quelque vagues renseignements sur le chemin à suivre pour gagner le Playa-Vicente. Il était néanmoins fort difficile de marcher à coup sûr et même d'avancer sur ces terrains noyés : les routes, les sentiers, tout était confondu. Andrés lui-même, comme le limier dont la rosée ou l'extrême sécheresse paralyse l'odorat, ne savait quelle direction suivre. Il en était de même de la colonne de cavalerie qui se traînait péniblement sur les pas des guides. Ceux qui marchaient en tête trouvaient encore sous les pieds de leurs chevaux un terrain assez solide ; mais le sol, pétri, labouré par eux, n'offrait plus à ceux qui venaient ensuite que des mares fangeuses où le cheval et le cavalier se traînaient péniblement et souvent restaient embourbés. D'après les renseignements que le chercheur de traces avait recueillis, on devait prendre la direction de l'est ; mais des marais impraticables empêchaient de suivre la direction indiquée : il fallut presque rebrousser chemin et les hommes se découragèrent. Berrendo chevauchait en silence à côté

du chercheur de traces qui s'avavançait, sombre et résigné, prêtant l'oreille au sourd et imposant murmure des eaux lointaines, dont un rideau d'arbres cachait la vue.

— Nous sommes près d'un fleuve, dit-il c'est un fait évident pour un enfant même; mais quel est ce fleuve? C'est ce qu'il faut aller reconnaître tous deux. Venez avec moi, j'ai besoin de votre aide, car on dirait que Dieu m'a tout à coup retiré cette sagacité dont j'étais peut-être trop orgueilleux."

Les deux guides atteignirent bientôt le lit du fleuve annoncé; mais le détour qu'il avait fallu faire ne leur permettait pas de décider si ce fleuve était le Playa-Vicente ou le Rio-Blanco. Berrendo prétendait que ce devait être le premier; Andrés soutenait que c'était le second. Que ce fût l'un ou l'autre, il était urgent de chercher un passage. Le fleuve coulait profondément encaissé dans un lit de rochers si élevés, que ses eaux paraissaient noires et ténébreuses en dépit du soleil; c'était comme un canal dont les berges, séparées par une distance de quarante pieds environ, formaient de chaque côté de gigantesques murailles à pic. Les bords du fleuve étaient envahis par une végétation puissante et semblaient complètement déserts. Des arbres majestueux poussaient de distance en distance sur la terre qui couvrait le roc; cachés sous leur vert feuillage, ou balancés sur les lianes que le vent agitait, des milliers d'oiseaux mêlaient leurs chants à la voix mugissante du fleuve, et les bois voisins renvoyaient d'harmonieux échos avec la senteur amère des lauriers-roses.

— Vous voyez, dit Andrés, que ce fleuve ne peut-être le Playa-Vicente, car rien ici ne révèle la présence de l'homme.

— En tout cas, répondit Berrendo, avant de pousser une reconnaissance plus loin, il sera prudent de nous faire soutenir par quelques hommes de ma compagnie que je vais aller chercher.

— Allez, et pendant ce temps je me mettrai en quête d'un passage," répondit Andrés.

Berrendo fut quelque temps à revenir à l'endroit où il avait laissé son compagnon. Il avait amené avec lui six cavaliers des moins fatigués et six pionniers armés de leur haches. Le chercheur de traces n'était plus là; mais Berrendo entendit sa voix à quelque distance et l'eut bientôt rejoint: c'était à un endroit où les rochers des rives s'avavançaient au-dessus du fleuve de manière à se rapprocher, non par la base, mais par le sommet, d'une vingtaine de pied. Les Jarocho ou les Indiens avaient jeté, d'une rive à l'autre un de ces ponts de bois comme on en trouve souvent au Mexique. Les lianes qui pendaient aux arbres servaient d'étrier à des planches liées bout à bout avec des lanières de peau, et formaient au-dessus du fleuve un pont sur lequel deux hommes pouvaient à peine marcher de front, un pont mobile comme les lianes qui le suspendaient; mais d'une solidité à supporter le passage d'une artillerie de léger calibre; le corps d'expédition en avait déjà traversé de semblables sans accident.

— C'est bien, Andrés dit Berrendo; mais pour aujourd'hui, nos hommes n'iront pas plus loin; leurs chevaux sont aussi harassés qu'eux, et je viens d'apprendre que le général a réuni un conseil de guerre pour examiner s'il était prudent de s'engager plus loin, sur vos travers, dans ce labyrinthe de forêts et de terrains noyés.

— Le général n'a donc plus confiance en moi? s'écria Andrés avec vivacité.

— Je ne dis pas cela; mais on prétend que votre sagacité est en défaut, puisque vous soutenez que ce fleuve n'est pas le Playa-Vicente. Quant à votre loyauté, personne ne la met en doute.

— Ou à raison, reprit le chercheur de traces d'un ton sombre; car je saurais mourir au besoin pour qu'on n'en pût douter."

Laisant les douze hommes d'escorte les attendre près du pont, le chercheur de traces et Berrendo le traversèrent pour aller reconnaître les lieux. Les troupes, en effet, étaient si découragées, si fatiguées d'une marche au milieu de terrains fangeux, qu'une attaque subite aurait été la perte de l'expédition. Du côté opposé du fleuve, c'était le même silence, la même solitude que sur l'autre rive. Pendant plus d'une heure, les deux guides battirent les bois, les plaines et les clairières; les seules traces qu'ils purent y trouver furent celles des ânes que les Indiens amènent avec eux pour charger le bois mort qu'ils vendent dans les villages, et les seules être vivants qu'ils rencontrèrent dans cette solitude furent précisément un Indien et sa femme, qui poussaient devant eux une demi-douzaine de bêtes chargées de branchages qu'ils avaient ramassés.

— Holà! José, (1) cria Berrendo à l'Indien, est-il vrai que le fleuve qui coule près d'ici est le Rio-Blanco?"

L'Indien sourit comme un homme qui voit le piège qu'on veut lui tendre, et ne répondit rien.

— Me répondras-tu, animal sans raison?"

— Votre Seigneurie sait bien, répliqua enfin l'Indien, que le Rio-Blanco est à plus de six lieues d'ici, et que cette rivière est la Playa-Vicente."

Andrés sembla frappé au cœur. Pour la première fois de sa vie, l'infaillible chercheur de traces venait de se tromper; mais il recueillit la preuve de son erreur avec le même silence sombre et résigné qu'il avait à peine rompu depuis le moment où Berrendo lui avait dit qu'on avait perdu confiance dans son habileté.

— Retournons au Camp, dit-il; j'ai hâte de prier le général de chercher un guide plus heureux ou plus habile que moi.

— Il n'en trouvera pas un plus loyal! s'écria Berrendo.

— C'est possible; mais la loyauté ne doit pas être la seule vertu d'un guide. Heureusement du moins que l'erreur que j'ai commise n'a pu laisser sur mes intentions le plus léger nuage, car le danger est loin de nous."

En ce moment même, l'événement vint encore une fois démentir Andrés, et le bruit d'une fusillade frappa les oreilles des deux guides; le chercheur de traces pâlit, et, comme Berrendo allait s'élançer dans la direction des coups de fusil, il saisit fortement son bras pour empêcher que le moindre éraquement du sol sous ses pas ne mit en défaut la sûreté de son ouïe.

— C'est au pont de lianes qu'on se bat! s'écria-t-il; Berrendo, vous me sauvez du reproche de trahison, je vous en supplie au nom de votre mère!"

Puis Andrés arma sa carabine, et se mit à courir à toutes jambes avec tant de vélocité, que Berrendo avait peine à le suivre. Il leur fallut quelques minutes de cette course rapide pour gagner l'endroit où l'engagement avait lieu. Par une heureuse inspiration, les douze hommes qu'ils avaient laissés à la garde du pont l'avaient traversé, et ils soutenaient à quelque distance

(1) Nom qu'au Mexique on donne à tout Indien.

de là, sur la rive opposée, un combat inégal contre une vingtaine d'éclaireurs de l'avant-garde du commandant espagnol Topete. Plus tard on apprit que ce commandant marchait avec sept cents hommes pour supprimer l'expédition : plusieurs cadavres jonchaient déjà le sol, et les soldats mexicains battaient en retraite vers le pont, lorsque les deux guides parent, en suivant de près le bord de l'eau, se glissèrent parmi eux. Encouragés par leur présence, les hommes tinrent bon sans reculer; mais tout à coup ils virent s'avancer à peu de distance la tête d'une nombreuse colonne espagnole.

"C'est ici que nous devons mourir, dit aussitôt Andrés à Berrendo, pour moi du moins. Si le pont est forcé, c'en est fait de Teran et de mon honneur; ordonnez la retraite."

Berrendo fit ce que désirait le chercheur de traces, sans se rendre compte de son intention.

"Au pont! au pont," s'écria-t-il.

Les hommes obéirent, et tous se trouvèrent bientôt sur le pont mobile à la suite les uns des autres, présentant le rempart de leurs corps pour arrêter l'ennemi.

Un petit nombre d'Espagnols seulement avaient pu parvenir à s'établir à la tête du pont, qui tremblait sous la lutte. Andrés saisit alors la hache de l'un des soldats, et Berrendo vit, mais trop tard pour pouvoir s'y opposer, quelle était l'intention d'Andrés en disant que c'était là qu'ils devaient mourir. Au lieu de se servir de sa hache pour frapper les assaillants, il attaquait avec fureur les lianes qui soutenaient le plancher du pont. Heureusement l'élasticité de ces lianes tordues faisait rebondir la hache, dont le tranchant ne pouvait les entamer. Berrendo voulut s'opposer aux efforts du chercheur de traces; mais il fut au même instant obligé de disputer sa vie à un soldat espagnol, et ne put songer qu'à sa défense personnelle. Libre de ses mouvements, Andrés attaqua le pont d'un autre côté. Sa hache tranchait les courroies de cuir qui liaient bout à bout le plancher mobile, et Berrendo sentit que le pont allait manquer sous ses pas. Il venait, dans un effort désespéré, de se débarrasser de son antagoniste, et il cria à Andrés de ne pas le sacrifier avec lui: il n'était plus temps. Un dernier coup de hache venait de trancher le dernier lien qui tenait les planches réunies. Une trappe s'ouvrit aussitôt, par laquelle amis et ennemis tombèrent d'une hauteur de trente pieds dans les eaux ténébreuses du Playa-Vicente. Berrendo seul garda assez de sang-froid pour saisir fortement une des lianes qui flottaient au-dessus du fleuve et s'y retenir. Suspendu entre l'eau et le ciel, sans espoir de secours, il passa ainsi quelques secondes dans une terrible angoisse; puis, frappé d'une balle qu'on lui lança de l'autre bord et qui lui brisa l'épaule. Berrendo lâcha la liane à laquelle il était accroché. Quand, tout blessé qu'il était, il revint à la surface du fleuve au fond duquel il avait plongé, il essaya de distinguer ce qui se passait autour de lui. Tout était silencieux et morne; les eaux, assombries par la volute des rochers, coulaient tranquillement le long des berges à pic, qui ne lui offraient aucune surface pour y prendre pied. Il nagea néanmoins, en suivant le fil de l'eau, jusqu'au moment où désormais incapable de lutter pour conserver sa vie, il se sentit englouti de nouveau dans le fleuve. Le sentiment de sa conservation ne l'abandonna cependant pas complètement, et il ne tarda pas à s'apercevoir que ses derniers

et instinctifs efforts venaient de le faire aborder sur une des rives. Alors il perdit complètement connaissance.

Des heures entières s'écoulaient sans que Berrendo reprit ses sens. Avec le déclin du jour, des voix jusqu'alors muettes, commencèrent à s'élever dans les bois d'alentour; les bruits du soir succédaient au silence des heures brûlantes du jour, et le cœur de Berrendo recommençait à battre en même temps que ces déserts inanimés recommençaient à vivre. Enfin, au crépuscule, l'aventurier rouvrit les yeux, et la sensation d'une cuisante douleur lui apprit qu'il vivait encore. Il s'aperçut alors qu'il était couché sur une plage sablonneuse qui se déroulait comme un mince ruban le long de la base des rochers. A peu de distance de lui, deux cadavres étaient échoués sur le sable. Tout à coup un de ces corps, qui semblaient inertes, fit un mouvement et poussa un cri déchirant, horrible, qui fut répété par mille échos. Berrendo crut reconnaître la voix du chercheur de traces.

"Est-ce vous, Andrés? s'écria-t-il pendant que ce cri retentissait encore au fond de son cœur.

— Ah! c'est vous, Luciano. Dieu soit béni! reprit Andrés; venez, que je sente votre main."

Berrendo s'approcha comme il put, tandis que les bras d'Andrés s'étendaient comme s'il eût cherché à étreindre quelque objet invisible.

"Ne me voyez-vous donc pas?" s'écria Berrendo.

Et, avant qu'Andrés eût pu lui répondre, il remarqua qu'une blessure sanglante s'ouvrait à la place de l'œil unique du chercheur de traces: le malheureux était complètement aveugle.

"Je ne verrai plus la lumière du jour, ni Luz qui m'aimait, ni rien de ce qu'a créé la main de Dieu, reprit Andrés d'une voix brisée par la douleur; mais heureusement, ajouta-t-il, Dieu vous a envoyé vers moi."

D'étranges idées commençaient à traverser le cerveau de Berrendo. Le nom de Luz, prononcé par Andrés, venait de lui rappeler à la fois sa belle maîtresse et son rival, et il y avait au fond de son cœur un mélange de joie, de compassion et d'horreur.

"Je vous ramènerai au camp, dit-il; les soins ne vous manqueront pas, et peut-être tout espoir n'est-il pas perdu."

Le malheureux Andrés tourna vers Berrendo son visage défiguré par la pointe du poignard. "Oh! Luciano, s'écria-t-il, ce n'est pas pour me ramener au camp que j'ai compté sur vous. Je compte sur votre poignard pour me délivrer du poids de la vie. Tuez-moi, Luciano, tuez-moi, par pitié!

— Jamais! jamais!" reprit Berrendo; mais Andrés renouvela ses instances d'une voix plus suppliante, et Berrendo sentit que la lutte contre cette suprême volonté d'un mourant devenait impossible; au moment même où il se refusait encore par la parole à exaucer les prières du chercheur de traces, son bras portait convulsivement deux coups de poignards dans le cœur d'Andrés. Celui-ci expira sans prononcer un seul mot, mais en remerciant Berrendo par un dernier sourire.

Le lendemain, Berrendo put regagner le camp du général Teran, et il suivit les débris du corps d'expédition dans leur mouvement de retraite vers Tehuacan. Arrivé dans cette ville, il n'eut rien de plus pressé que d'apprendre à Luz la mort d'Andrés; il osa même se vanter de l'horrible service qu'il lui avait rendu. Les malédictions que la jeune fille appela sur sa tête, les

larmes amères qu'elle versa, lui apprirent ce qu'il aurait dû deviner plus tôt : que Luz ne l'avait jamais aimé.

— Saorifiez-vous donc pour vos amis ! se dit Berrendo en quittant Tehuacan. Il ne me reste plus qu'à me faire moine dans quelque couvent."

Berrendo toutefois ne donna pas suite à cette pieuse résolution, et, au lieu d'entrer au couvent, il se mit au service du terrible Gomez *el Capador*. Il prit part aux principales expéditions de ce chef impitoyable, dont il était le digne soldat, et quand la paix succéda aux luttes contre l'Espagne, échangeant la vie du guérillero contre celle du chasseur, il vint partager dans les bois de San Bias les fatigues des hommes qui en parcouraient incessamment les vastes solitudes.

GABRIEL FERRY.

UN PEU DE TOUT.

Les enseignes et les annonces, — voilà la grande source du rire.

Un journal de province contenait l'annonce suivante :

À vendre : *une calèche* pouvant contenir quatre personnes et *une jument*.

* * *

S'il fallait reproduire ici toutes les annonces cocasses, bizarres qui émaillent deux ou trois pages (rien que ça !) des journaux du Bas-Canada, ce serait à faire croire que les pères des Canadiens étaient des Hurons qui essayèrent d'apprendre la langue de Fénélon à leurs descendants :

Voici une de ces annonces du commencement de juillet 1863 : —

Représentation de la grande guerre américaine par La Rue ou *la rébellion du sud*.

Le plus brillant des *miracles* modernes, embrassant une combinaison de 90,000 figures mouvantes et agissantes et des *modèles* d'hommes, chevaux, animaux, vaisseaux, etc.

Ce n'est pas un Panorama *peint* sur quelques cents pieds de *canvas*, mais une représentation vraie de tout ce qui s'est passé durant la guerre à laquelle des *milliers* (de quoi ? de qui ?) prirent part. Les villes, les forts, les batteries et fortifications sont *pris* à la baïonnette. Les champs de bataille sont représentés avec toutes leurs horreurs du combat. Les *steamships*, les vaisseaux à voile, *enfin* toutes embarcations, sont *montrés* dans leurs différentes évolutions. Aucune description ne pourrait approcher de la *réalité* de ce *triomphe* du mécanisme et de la merveille de ce siècle. C'est la chose la plus complète en fait d'art et de mécanisme qui ait encore été vue, elle a été conçue et faite par les artistes distingués de France.

Maintenant, dites après cela que, sinon nos mœurs et nos loix, du moins, *notre* langue n'est pas dans une décadence lamentable.

* * *

Il y a des créanciers féroces. L'aphorisme est banal, mais il est si vrai !

Un pauvre médecin de campagne avait acheté, il y a quelques mois, un ou deux sacs de blé à un paysan qui

lui en réclamait le prix avec un inconcevable acharnement.

— Mais enfin, vous pourriez bien me payer depuis le temps, dit-il en haussant le ton d'un octave.

— Eh ! que voulez-vous, fait le médecin, je n'ai pas d'argent.

— Pas d'argent ! c'est bientôt dit. Rendez-moi ma marchandise.

— Elle est mangée.

— Donnez-moi un meuble... quelque chose...

— Je n'ai rien.

— Alors, sacrebleu, nom de nom... Posez-moi des sangsues ?

* * *

Les *coquilles* se commettent parfois aussi au théâtre. Je me souviens qu'au cinquième acte du *Demi-Monde*, au moment le plus dramatique de la pièce, un domestique ouvre la porte où sont rassemblés Marcelle, Olivier de Jalin et le capitaine.

— Il y a une dame en bas, doit dire le domestique.

— Son nom ?

— Elle l'a écrit sur ce papier.

Or, un soir, l'artiste qui remplissait le rôle de ce domestique, manque son entrée, arrive en scène décontenancé, et lance ces mots au milieu du silence général :

— Monsieur, il y a en bas une dame... qui demande du papier.

Dans un café, un jeune débutant de lettres à haute voix pérorait.

— Oui, disait-il, moi qui vous parle j'ai fait cinq cents vers en moins de vingt-quatre heures. Si c'était de Victor Hugo, ça serait bon ; comme c'est de moi, ça ne vaut rien !

Il disait vrai, mais ce n'est pas cela qu'il voulait dire.

A VENDRE A CE BUREAU

L'ECHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL,

POUR L'ANNÉE 1862,

RELIÉ EN UN BEAU VOLUME,

PRIX : \$2.50.

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois..... \$2.00

" " 6 mois..... \$1.00

Les abonnements datent du 1er Janvier et du 1er Juillet ; on ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Abonnement payable d'avance.

Les avis pour discontinuation doivent être adressés à ce Bureau un mois avant l'expiration de l'abonnement.

Tout abonné qui refuse le journal sans avoir payé ses arriérés ne peut être rayé de la liste, et l'envoi du journal lui est continué.

Toutes lettres, correspondances, manuscrits etc., doivent être adressés *franco* à M. le Gérant, au Bureau de l'Echo, No. 4, Rue St. Vincent.

Imprimé et publié par E. SENEZAL, 4, Rue St. Vincent.